

Patrick Buel

*Valérie Benquigni Jean-Michel Dupuis
Guillaume de Tonguelec Judith El Zein*



Le Prénom

*de Matthieu Delaporte et Alexandre de La Patellière
mise en scène Bernard Murat*

décor Nicolas Sire - musique Benjamin Murat - costumes Emmanuelle Youchnovski
lumières Laurent Castaingt - illustration sonore Francine Ferrer
assistante à la mise en scène Léa Moussy


LOCATION 01 47 42 59 92 www.theatredouard7.com

ISBN 978-2-7498-1162-8



9 782749 811628

france 

 MEDIATRANSPORTS

 PAT

13927

avant-scène théâtre

PIÈCE, UN DOSSIER, UNE ACTUALITÉ - BIMENSUEL - 1^{ER} SEPTEMBRE 2010 - N° 1287 - 12 €

Le Prénom

Matthieu Delaporte et Alexandre de la Patellière
Mise en scène de Bernard Murat



Café
UN BISTROT CHIC DANS UN LIEU INSOLITE

Pas d'entracte
au Café Guitry !
Le restaurant est
ouvert midi et soir,
avant, pendant, et
après le spectacle.

Une adresse
irremplaçable pour
vos rendez-vous
entre amis ou
vos repas d'affaire.

N'hésitez pas
à nous contacter
pour toute demande
particulière.

Théâtre Édouard VII
10 place Édouard VII,
Paris 9^{ème}
01 40 07 00 77

Fermé samedi midi,
dimanche et lundi soir.

www.cafeguitry.com

13927
FVCD

L'avant-scène théâtre

numéro 1287 - 1^{er} septembre 2010

F.N.C.D.
Bibliothèque

Le Prénom

Matthieu Delaporte et Alexandre de la Patellière

Vincent, la quarantaine triomphante, va être père pour la première fois. Invité à dîner chez Elisabeth et Pierre, sa sœur et son beau-frère, il y retrouve Claude, un ami d'enfance. En attendant l'arrivée d'Anna, sa jeune épouse, on le presse de questions sur sa future paternité. Mais quand on lui demande s'ils ont déjà choisi un prénom pour l'enfant à naître, sa réponse plonge la petite assemblée dans le chaos...

3	Éditorial
	Vivre ensemble ?, par Olivier Celik
5	Le Prénom
6	L'affiche
12	Le texte de la pièce
68	Commentaires
	Entretien avec Bernard Murat, par Olivier Celik
	Rencontre avec Patrick Bruel, par Armelle Héliot
	Rencontre avec Matthieu Delaporte et Alexandre de la Patellière, par Armelle Héliot
	Ce qu'il ne faut pas dire, par Gilles Costaz
81	Le Théâtre Édouard VII
85	L'actualité
86	Événement : centenaire Jean-Louis Barrault, par Armelle Héliot
88	Enquêtes : devenir acteur, mais à quel prix ? : enquêtes sur les écoles de théâtre et sur les premiers pas des comédiens, par Pauline Schatz
92	Hommage : Philippe Avron, par Armelle Héliot
94	Lire : la sélection de L'avant-scène théâtre

L'avant-scène théâtre

75, rue des Saints-Pères - 75006 Paris
Tél. : 01 53 63 80 60 / Fax : 01 53 63 88 75
contact@avant-scene-theatre.com

* Les Éditions L'avant-scène théâtre
PRÉSIDENT DIRECTEUR GÉNÉRAL : Philippe Tesson
DIRECTEURS DÉLÉGUÉS :
Anne-Claire Boumendil, Olivier Celik

* Rédaction
DIRECTEURS, RÉDACTEURS EN CHEF :
Anne-Claire Boumendil, Olivier Celik
SECRETARIAT DE RÉDACTION : Angéline Albouze,
Julie Le Floch
COMITÉ DE RÉDACTION : Armelle Héliot,
Gilles Costaz, Jacques Nerson,
Stéphanie Tesson

* Services commerciaux
DIFFUSION, ABONNEMENTS
Tél. : 01 53 63 80 45
commercial@avant-scene-theatre.com
COMPTABILITÉ : Nathalie Boyer
Tél. : 01 53 63 80 64 / Fax : 01 53 63 88 75
comptabilite@avant-scene-theatre.com
STOCK : Vincent Dupréelle
Tél. : 02 38 33 45 28 / Fax : 02 38 33 13 54
commande@avant-scene-theatre.com

* Les publications de L'avant-scène théâtre
L'avant-scène théâtre, revue bimensuelle
L'avant-scène théâtre Poche
La Collection des quatre-vents
L'Anthologie de L'avant-scène théâtre
Les Nouveaux Cahiers de la Comédie-Française
Les Petites Formes de la Comédie-Française

Photographie de couverture : © Pascal Victor
Impression : Imprimerie des Deux-Ponts - Eybens
Commission paritaire 0310R86211
ISSN 0945 1169 - ISBN 978-2-7498-1162-8
Dépôt légal : septembre 2010 / Imprimé en France
© L'avant-scène théâtre 2010

Vivre ensemble ?

par Olivier Celik

VIVRE ENSEMBLE n'est pas de tout repos. « L'enfer, c'est les autres », osa-t-on même écrire il y a quelque temps... Mais qui n'a pas rêvé, un jour, de faire tomber les masques, d'oublier un instant les convenances, les usages et la courtoisie pour dire enfin tout ce qu'il pense à son vis-à-vis ? Ce fantasme de l'homme en société passe en général assez vite – fort heureusement –, la vie courante et ses réalités repréant rapidement le dessus. Mais il y a un endroit où cette sincérité-là est encore possible : au théâtre...

Avec *Le Prénom*, Matthieu Delaporte et Alexandre de la Patellière, les deux jeunes auteurs de la pièce à l'affiche du Théâtre Édouard VII, s'en sont donné à cœur joie ! Dans un environnement conjugal somme toute assez banal, traversé de tensions quotidiennes, quelques amis réunis pour un dîner convivial en viennent en effet à se dire leurs quatre vérités, quitte à oser faire de surprenantes révélations... C'est incisif, rapide, mordant, saignant même, et irrésistiblement drôle à la fois. La pièce a l'efficacité des évidences.

Cette acuité dans le regard porté sur l'être humain parmi ses semblables a sans doute été pour beaucoup dans le choix de la pièce par Bernard Murat, directeur du théâtre et metteur en scène qui, de spectacle en spectacle, et toujours avec la même élégance, ne cesse de débusquer ce que l'on s'évertue à dissimuler, et dessine ainsi au fil du temps une véritable cartographie sensible et amusée de l'homme contemporain.

Bernard Murat s'est entouré, comme toujours, de comédiens idéaux, Valérie Benguigui, Jean-Michel Dupuis, Guillaume de Tonquédec, Judith El Zein, menés par Patrick Bruel, trop rare au théâtre et qui ici, en quadra brillant, se révèle être le véritable agent provocateur du spectacle. Il est celui qui, en voulant faire une mauvaise blague, allume la mèche d'un grand débâlage qui, s'il se déroule devant nos yeux de spectateurs, doit sans doute rappeler de jubilatoires souvenirs à beaucoup d'entre nous... En maniant avec habileté et beaucoup d'humour le jeu de la vérité, *Le Prénom* joue avec nous de la meilleure des manières, en nous rappelant que le théâtre, royaume de l'illusion, n'est peut-être pas toujours moins vrai que la vie !

Cette revue a été publiée avec le concours
du Centre national du Livre et de la SACD.



Toute reproduction, même partielle, de textes, d'articles,
toute utilisation de dessins, de photographies doivent
faire l'objet d'une autorisation préalable de l'éditeur.

Nous vous remercions que la représentation des pièces de
théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur et de ses
ayants droit. La demande doit être déposée à la SACD.

Le Théâtre Édouard VII
Direction : Bernard Murat
présente

Le Prénom

Matthieu Delaporte et Alexandre de la Patellière
Mise en scène de Bernard Murat

avec

Patrick Bruel : *Vincent*
Valérie Benguigui : *Élisabeth*
Jean-Michel Dupuis : *Pierre*
Guillaume de Tonquédec : *Claude*
Judith El Zein : *Anna*

Décor : Nicolas Sire
Musique : Benjamin Murat
Costumes : Emmanuelle Youchnovski
Lumières : Laurent Castaingt
Illustration sonore : Francine Ferrer
Assistante à la mise en scène : Léa Moussy

Spectacle créé le 7 septembre 2010
au Théâtre Édouard VII

Photographies de répétition : Pascal Victor

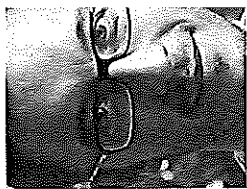
Attachées de presse : Nicole Sonnevile et Florence Lambotin



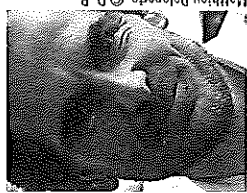
Vincent (Patrick Bruel)

L'affiche

Matthieu Delaporte et Alexandre de la Patellière, les auteurs



Alexandre de la Patellière. © D. R.



Matthieu Delaporte. © D. R.

ALEXANDRE DE LA PATELLIÈRE est un auteur et producteur français, né en 1971. Fils du metteur en scène et scénariste Denys de la Patellière, il débute dans le cinéma comme assistant réalisateur. Il travaille ensuite aux côtés de Dominique Farrugia et Olivier Granier, où il dirige le développement des longs métrages chez NR2K de 1997 à 2001.

Matthieu Delaporte, né la même année, est auteur, scénariste et réalisateur pour le cinéma et la télévision. Après des études d'histoire et Sciences-Po, il réalise son premier court métrage, *Musique de chambre*. Il rejoint ensuite Canal+ où il est en charge des fictions du *Vrai Journal* de Karl Zéro (1996-2001).

En 2001, Alexandre et Matthieu rejoignent Onyx Films, la société de production d'Aton Soumache, pour y écrire *Rennaissance*, de Christian Volckman (Grand Prix du festival d'Annecy, présélectionné aux Oscars). Depuis, toujours

en collaboration, ils ont écrit de nombreux scénarios pour le cinéma et la télévision.

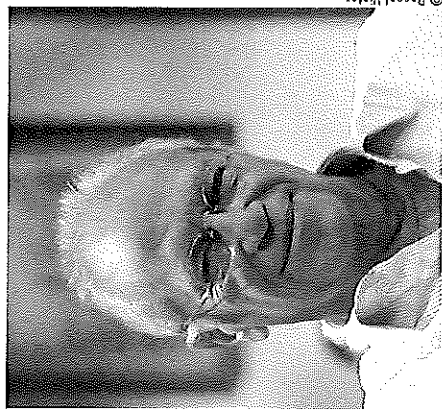
Pour le petit écran, ils écrivent la série *Spyland*, ainsi que des adaptations : celle du *Petit Nicolas* d'après Goscinny et Sempé, et celle du *Petit Prince* d'après Saint-Exupéry. Pour le cinéma, ils écrivent ou coécrivent, notamment, *Les Parroquets* de Frédéric Forestier (avec Gérard Lanvin et Jacques Villeret), *L'Immortel* de Richard Berry (avec Jean Reno et Kad Merad) et *The Prodiges*, adaptation de *La Nuit des enfants rois*, réalisé par Antoine Charreyron.

En 2005, Matthieu Delaporte a réalisé son premier long métrage, *La Jungle*, écrit avec Julien Rappeneau et Alexandre de la Patellière. Matthieu prépare actuellement son deuxième film, coécrit avec Alexandre. En 2009, ils sont également les producteurs associés de *Suzel Valentine*, premier film d'Emma Luchini. *Le Prénom* est leur première pièce.

Bernard Murat, le metteur en scène

DIRECTEUR du Théâtre Édouard VII depuis sa réouverture en 2001, Bernard Murat est metteur en scène, réalisateur, scénariste et comédien.

Sa carrière de metteur en scène est jalonnée de rencontres fructueuses, dont une amitié fidèle avec Pierre Arditi, qu'il dirige dès son premier spectacle, *Taillieur pour dames* de Feydeau, dans l'adaptation de Jean Poiret. S'ensuit *Deux sur la balançoire* de William Gibson, avec Nicole Garcia et Jean-Louis Trintignant, pour lequel il reçoit le prix Dominique de la mise en scène. Très tôt, Bernard Murat révèle au public un incroyable don pour la direction d'acteurs, qui lui donne l'opportunité de travailler avec les plus grands comédiens, dont la réunion, sur la scène des théâtres, fait toujours événement. Il dirige ainsi, entre autres : Nicole Garcia, Bernard Giraudeau, Jean Poiret, Daniel Auteuil, Michèle Morgan, André Dussollier, Isabelle Huppert, Jane Birkin, Ludmila Mikaël, Gérard Desarthe, Sophie Marceau, Jean-Paul Belmondo, Jean-Pierre Marielle, Patrick Chesnais, Muriel Robin, Fanny Ardant, Niels Arestrup, Philippe Noiret, Michel Bouquet, Alain Delon, Robert Hirsch, Michel Leeb, Jean Reno, Carole Bouquet, Emmanuelle Devos, ou encore Sylvie Testud. Certains ont fait avec lui leurs retours sur scène ; d'autres, comme Emmanuelle Béart, Charlotte Rampling

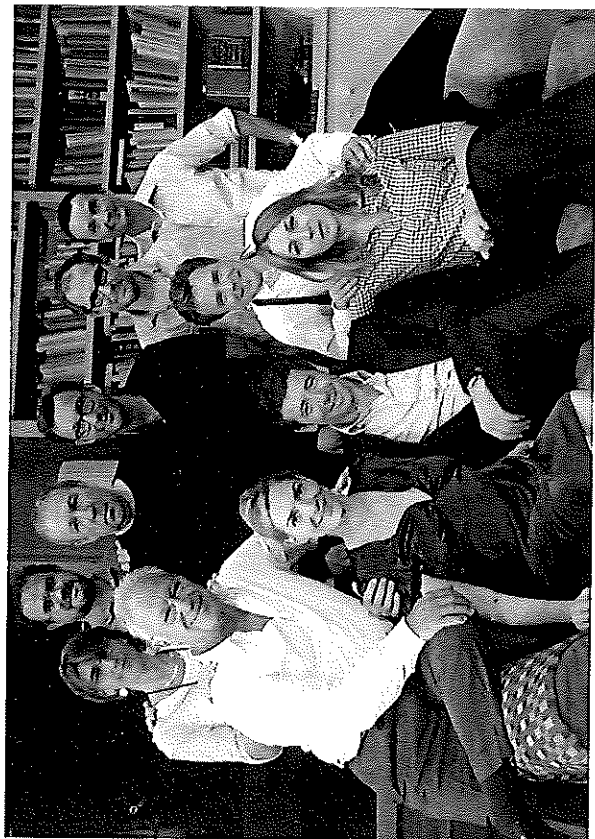


© Pascal Victor

et Jean Dujardin, jouent au théâtre pour la première fois.

Bernard Murat sert avec la même intelligence les auteurs les plus variés, de Marivaux à David Hare en passant par Feydeau, Pinter, Duras, Pirandello, Jean-Claude Carrière, et surtout Guityry, dont il connaît l'œuvre par cœur. De là, l'adaptation de *Désiré*, au cinéma, et, au théâtre, les mises en scène de *La Jalousie* (Michel Piccoli, Anne Brochet), *Mon père avait raison* (Claude et Alexandre Brasseur) et *Faisons un rêve* (Pierre Arditi, Clotilde Courau, Martin Lamotte), autant de spectacles qui, souvent proposés en première partie de soirée à la télévision et réalisés pour l'occasion, sont une nouvelle manière d'élargir le public du théâtre.

Les comédiens



Au premier plan, de gauche à droite : Bernard Murat, Judith El Zain, Patrick Bruel, Valérie Benguigui et Guillaume de Tonquédec. À l'arrière-plan : Léa Moussy, Nicolas Sira, Jean-Michel Dupuis, Alexandre de la Patellière, Matthieu Delaporte et Laurent Castaingt. © Pascal Victor

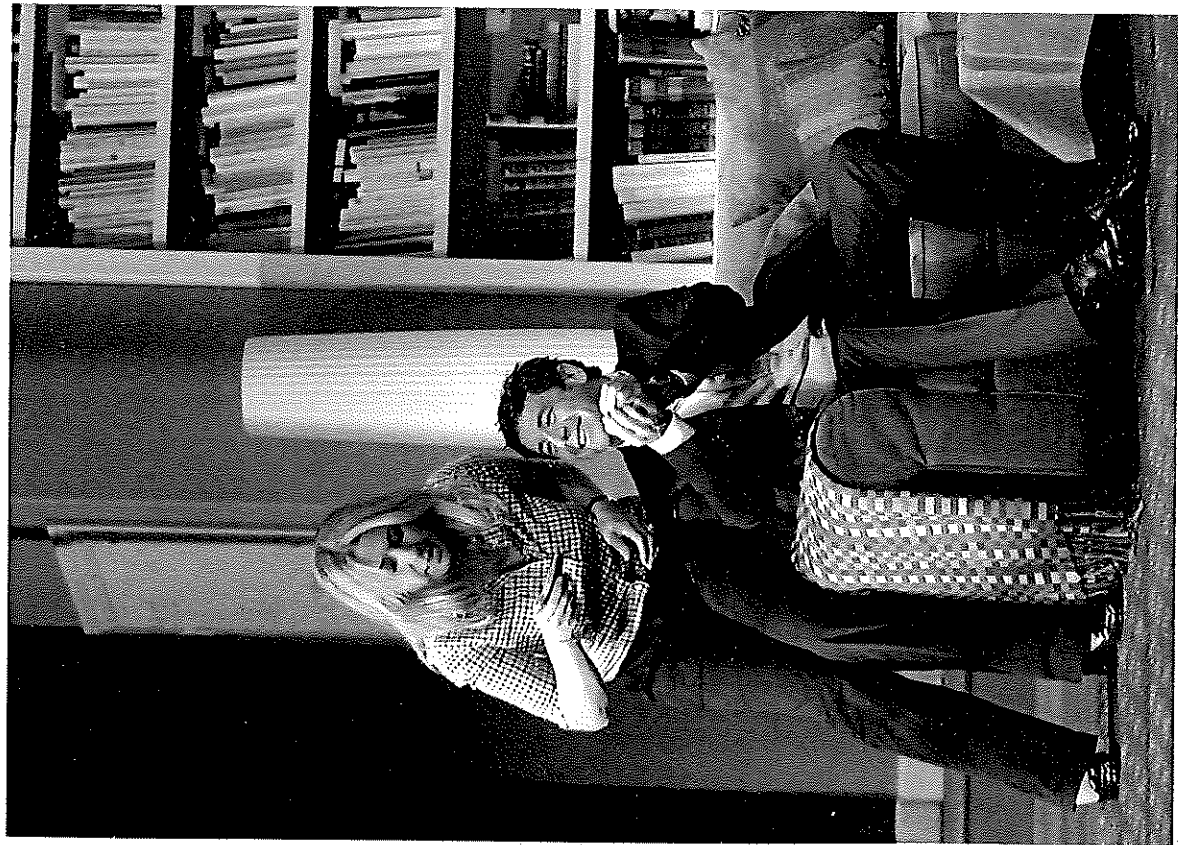
PATRICK BRUEL

(*Vincennes*)

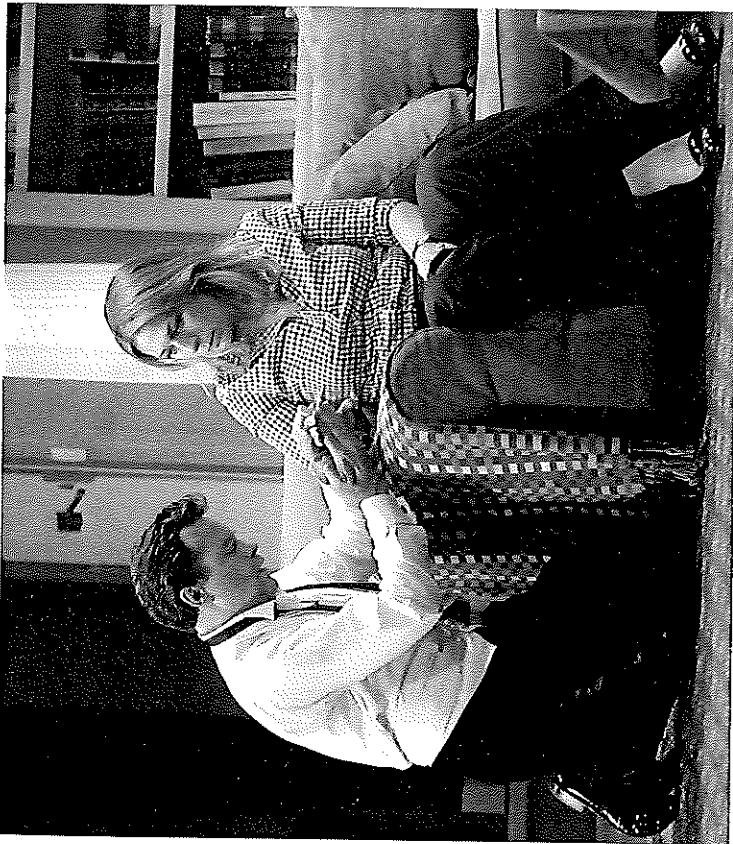
Patrick Bruel a grandi dans une famille où l'art, la littérature, le cinéma et le théâtre tenaient une place très importante, mais il n'est jamais passé par les écoles d'art dramatique. Il a tout appris en allant au cinéma et au théâtre en admirant des acteurs : Jules Berry, Pierre Brasseur, Al Pacino, De Niro... Au cinéma, il obtient son premier rôle dans *Le Coup de sirocco* d'Alexandre Arcady, puis au théâtre où, dès *Le Charivari* de Pierrette Bruno en 1981,

il est remarqué par le public et la critique. Il a depuis tourné dans plus de quarante films, avec notamment Lelouch, Chabrol, Jolivet, Lautner, Miller ou Danièle Thompson. En parallèle de cette carrière d'acteur, il est depuis devenu l'une des plus grandes stars de la chanson française. Il sort d'une longue tournée triomphale, d'un an et demi, seul en scène avec sa guitare acoustique.

Après avoir joué au théâtre dans *On m'appelle Emilie* avec Maria Pacôme en 1984 et *Le Limier*, avec Jacques Weber



ELISABETH (Valérie Benguigui) et VINCENT (Patrick Bruel)



Guillaume de Tonquédec et Valérie Benguigui. © Pascal Victor

en 2002, il revient aujourd'hui dans *Le Prénom*.

VALÉRIE BENGUIGUI
(*Élisabeth*)

Valérie Benguigui suit la double formation du cours Florent et de l'École du Théâtre national de Chaillot. Elle débute auprès de Francis Huster au cinéma dans *On a volé Charlie Spencer !* en 1986 et, depuis, elle ne cesse de jouer : au cinéma d'abord, où elle est très demandée. Citons ses derniers rôles

dans *Tête de bar* de Pascal Elbé, *Les Français de mon père* d'Anne Le Ny et *L'Italien* d'Olivier Baroux. À la télévision, elle brille dans *Palais*, incarne Nadia Botkine, l'un des personnages importants d'*Avocats et associés*, de 2001 à 2005, et fait une épatante composition dans *Karameloti*. Au théâtre, elle joue dans *Pour ceux qui restent* de Pascal Elbé en 2005 mis en scène par Charles Berling, *La Mémoire de l'eau* de Shelagh Stephenson, sous la direction de Bernard Murat qu'elle retrouve aujourd'hui. Elle est elle-même

metteur en scène et a dirigé Charlotte de Turckheim et Valérie Lemercier.

JEAN-MICHEL DUPUIS
(*Pierre*)

Jean-Michel Dupuis est l'un des meilleurs comédiens français d'aujourd'hui. Formé au Conservatoire, il a toujours beaucoup travaillé, et sur tous les registres. Depuis trente-cinq ans, au cinéma comme à la télévision, il incarne des dizaines et des dizaines de personnages. C'est au théâtre qu'il est le plus heureux et il est très souvent nommé aux Molières. Parmi les pièces les plus marquantes, citons *La Manifestation* de Philippe Madral à l'Odéon dès 1978, *Platonov* de Tchekhov avec Gabriel Garran, *Conversations après un enterrement* de Yasmina Reza en 1987 — et reprise en 2006 —, *En attendant Godot* de Beckett en 1997, *Les Portes du ciel* de Jacques Atrali auprès de Gérard Depardieu, *La Danse de l'albatros* de Gérard Sibleyras en 2006. Quelques jalons dans un parcours magnifique. Patrick Bruel rêvait de jouer avec lui.

GUILLAUME DE TONQUÉDEC
(*Claude*)

Guillaume de Tonquédec a imposé en quelques années une personnalité très attachante. Il peut jouer des personnages très différents et, à peine sorti du Conservatoire, il entame un chemin très intéressant. S'il ne fallait retenir que quelques jalons, on citerait *Tableau d'honneur* de Charles Némés, en 1992, qui n'était pas son premier film mais l'a fait connaître. Il tourne beaucoup pour la télévision et a été notamment Thomas

Sorensen dans la série *Commissaire Cordier* ou encore Renaud Lepic dans *Fais pas ci, fais pas ça*. Dernièrement, on a pu le voir au cinéma dans *Partez-moi de la pluie* d'Agnès Jaoui et dans *Les Meilleurs Amis du monde* de Julien Rambaldi. Au théâtre, son parcours est remarquable, qui va du *Baladin du monde occidental* de Sygne Buc, en passant par *L'École des femmes* dirigée par Jean-Luc Boutté, *La Meilleure Professeuse* de Daniel Besse, *La Sainte Catherine* de Stéphan Wojtowicz ou encore *Hedda Gabler* dirigée par Roman Polanski.

JUDITH EL ZEIN
(*Anna*)

Judith El Zein est la jeune femme même et son parcours est, pour l'instant, moins long que celui de ses camarades. Mais elle a tout de suite séduit les spectateurs et la critique, tout comme elle plaît à ses partenaires par un charme, une grâce, un esprit qu'elle distille avec finesse. Formée au cours Florent puis à l'Ensat (École nationale supérieure des arts et techniques du théâtre), elle se partage entre théâtre, cinéma, télévision. Elle vient de tourner dans *Monsieur Papa* de Kad Merad et dans *Comme les cinq doigts de la main* d'Alexandre Arcady, après des films avec Diastème, Cédric Klapisch ou Christophe Honoré. Au théâtre, elle débute sous la direction de Xavier Marcheschi dans *Mademoiselle Julie* et dans *La Peur des coups*, travaille avec Jean-Luc Revol de *La Princesse d'Élide* à *Valse à Manhattan* et s'amuse dans *Le Béréet de la lortues* sous la direction de François Rollin. Armelle Héliot

Le Prénom

Personnages

(par ordre d'entrée en scène)

ÉLISABETH GARAUD-LARCHET

PIERRE GARAUD, mari d'Élisabeth

CLAUDE GATIGNOL, ami d'enfance d'Élisabeth

VINCENT LARCHET, frère d'Élisabeth, ami d'enfance de Pierre

ANNA CARAVATI, compagne de Vincent

Lieu

Un appartement parisien.

Une entrée, un salon ouvrant sur un couloir et une cuisine qu'on ne voit pas.

Du parquet, quelques meubles chinés, une bibliothèque. Une table basse entourée de canapés. Un fauteuil en velours rouge.

C'est le soir.

Dans le noir, le Narrateur commence à parler.

LE NARRATEUR : (off) Il n'y a pas le choix, c'est comme ça... Pour venir, il faut descendre la rue Saint-Georges, - saint Georges, qui en son temps, victime des persécutions antichrétiennes, fut livré à de nombreux supplices. Brûlé, ébouillanté, puis broyé sous une roue, il survécut miraculeusement mais finit par être décapité... Tourner ensuite à gauche dans la rue des Martyrs, ça ne s'invente pas, puis à droite rue Hippolyte Lebas, du nom d'un architecte français né à Paris le 31 mars 1782, qui s'était spécialisé dans la construction des prisons et des bagnes... Certains y verraient un signe, un augure, un mauvais présage peut-être, et tourneraient les talons, effrayés. Ils auraient bien tort. Car ils n'auraient pas la chance de découvrir, au bout du chemin, une petite impasse bien cachée où se niche une jolie porte laquée rouge, patinée par les années. Ils ne monteraient pas non plus les cinq étages en colimaçon, ne s'essuieraient pas les pieds sur le paillason de crin rapporté d'un voyage en Turquie et seraient donc privés de la soirée familiale qui se déroulera précisément... ici.

La lumière s'allume brutalement. On découvre le salon, où Pierre, seul, est plongé dans un abîme de réflexion. Élisabeth entre. Elle porte un tablier de cuisine.

ÉLISABETH : Elles n'y sont pas.

Exaspération de Pierre.

PIERRE : Tu as bien regardé ?

ÉLISABETH : Elles sont peut-être restées en bas ?

PIERRE : J'ai vérifié.

Pierre et Élisabeth fouillent le salon tout en continuant à discuter, alors que le récit du Narrateur couvre, par intermittences, leurs voix.

LE NARRATEUR : (off) Il suffit d'observer Pierre Garaud et Élisabeth Garaud-Larchet, ne serait-ce qu'un instant, pour en être convaincu : ils incarnent à la perfection le couple idéal.

ÉLISABETH : Tu te changes, ou tu restes comme ça ?

PIERRE : (*pour lui-même*) Elles ne sont pas sur le buffet... Pas dans le vide-poches...

LE NARRATEUR : (*off*) Ils continuent, jour après jour, à se donner en secret des surnoms désuets, ne ratent jamais une occasion de danser un slow, s'épaulent avec courage pour venir à bout de mots croisés particulièrement difficiles et se laissent des petits mots quand, hasard de calendrier, l'un rate le petit déjeuner de l'autre...

ÉLISABETH : Tu ne veux pas que je donne un coup de fer vite fait à ta chemise bleue ?

LE NARRATEUR : (*off*) Dix ans de mariage n'y auront rien changé : ces deux-là s'aiment comme jamais.

PIERRE : Mais on s'en fout de ma chemise bleue ! On s'en fout ! On cherche !
Élisabeth lève les yeux au ciel et reprend sa fouille.

LE NARRATEUR : (*off*) Pourtant, certains esprits chagrins pourraient objecter que dans ce couple-là, l'équilibre n'est qu'une façade, et que seuls les sacrifices de l'un ont permis la gloire de l'autre...

ÉLISABETH : Et dans la boîte à chausures ? (*Pierre la regarde, perplexé.*) La boîte Minelli, dans le placard.

PIERRE : C'est toi qui les aurais mises là ?

ÉLISABETH : Maria aurait pu. Elle ne range pas, elle cache.

LE NARRATEUR : (*off*) Pierre, lui, est professeur de littérature française à l'université Paris IV, collaborateur de la collection « Jalons critiques », secrétaire général de la Société d'histoire littéraire, professeur invité à l'université Lomonossov de Moscou – semestre d'automne –, où il dispense chaque année un cycle de conférences sur les œuvres de jeunesse de Montaigne, et plus particulièrement sur l'influence du *Discours de la servitude volontaire* de La Boétie sur ses futurs *Essais*...

PIERRE : Elles sont peut-être dans la poche de ton imper ?

ÉLISABETH : Il est au pressing.

Pierre soupire lourdement.

PIERRE : Et voilà ! Elles sont sûrement au pressing !

ÉLISABETH : Ça va être de ma faute, maintenant.

Pierre, malgré tout, se remet à chercher.

LE NARRATEUR : (*off*) Élisabeth, elle, est professeur de français au lycée Hector Berlioz à Vincennes, trésorière du club de cinéma et responsable FCPE. Elle ne s'en plaint pas : elle aime le terrain, ce sentiment d'être dans la vraie vie...

Élisabeth fouille en vain dans un placard.

ÉLISABETH : Quel bordel !

PIERRE : J'te jure, si c'est Maria, je la vire !

LE NARRATEUR : (*off*) Aussi loin qu'on s'en souviennent, elle a toujours été comme ça, même à treize ans, quand elle a vu Pierre pour la première fois, à l'anniversaire de Vincent, son frère, qui avait organisé un concours de *Tequila rapido* car il voulait saouler la fille du professeur de biologie Virginie Sanchez... Tout le monde avait été malade, sauf Élisabeth, bien entendu, et Claude aussi peut-être, son meilleur ami, mais c'est elle qui avait sorti la serpillière et, sans un mot de reproche, nettoyé pendant que les autres cuvaient.

ÉLISABETH : La *harissa*, à ton avis, je la mets dans la sauce ou à part ?

PIERRE : Elle mange pimenté, Anna ?

LE NARRATEUR : (*off*) ... Alors vivre dans l'ombre de Pierre ne dérange pas Élisabeth. Elle l'admire. Elle aime son regard d'esthète sur la vie, sur les choses les plus insignifiantes, sa capacité à questionner le monde en permanence, en quête de réponses nouvelles.

PIERRE : (*il continue à chercher*) Mais où est-ce que je les ai foutues... ?

LE NARRATEUR : (*off*) ... Et Pierre se repose sur sa femme comme un alpiniste sur son piolet, reconnaissant de sentir sous ses doigts la force du point d'ancrage que rien ne peut ébranler.

ÉLISABETH : (*brusquement*) La semoule !

Elle sort. Pierre sort de l'autre côté. Le téléphone sonne.

PIERRE : (*off*) Tu prends ? (*Pas de réponse. Pierre revient et décroche.*) Allô... Bonsoir Françoise... Ça va, ça va et vous ? Et vous avez quel temps ? Ah, l'arrière-saison... Ils vont bien... Ils sont couchés... Myrtille a eu sa roue bleue... C'est du patin... Et Apollin toujours content, il a retrouvé sa bande... Ça s'est bien passé, les étudiants sont plutôt sympas cette année, un peu mous, mais... *Nicomaque et la règle de plomb. Fictions légères et illégitimes de la justice montaignienne.* (*Il rit.*) C'est vrai, je reconnais !

LE NARRATEUR : (*off*) Françoise, c'est Françoise Larchet, la mère d'Élisabeth et Vincent. C'est une femme élégante, une femme gaie, une femme qui impressionne, une femme avec une belle voix grave et beaucoup de goût pour la décoration d'intérieur. Quand elle a perdu son mari, tout le monde s'est beaucoup inquiété, mais elle a repris le dessus, forçant l'admiration des plus sceptiques... •

PIERRE : ... Elle voulait savoir pour le raisin... Je vous la passe. Je vous embrasse, Françoise. (*Il hurle.*) Babou, ta mère !

Élisabeth arrive en courant. Elle porte des gants de cuisine. Pierre lui donne le combiné.

ÉLISABETH : (*à Pierre*) Si ça se trouve, elles sont vraiment restées dans la poche de mon imper : impossible de me souvenir. (*Au téléphone.*) Maman !

Ça va, ça va... Quand tu fais ton tajine, tu mets les raisins avant ou... Pas trop tôt sinon ça gonfle, pas trop tard sinon ça fripe... D'accord. Hum, hum... Ah, les Rozenthal sont là ! Et lui sa hanche, ça va ? Bon tant mieux... Ils ont toujours des cadeaux pour les petits, ils sont trop gentils.

LE NARRATEUR : (off) Les petits, c'est Myrtille, dix ans, et Apollin, cinq ans. Myrtille est maigre, intelligente, fragile. Elle est empreinte d'une sorte de nostalgie indéfinissable qui la rend mystérieuse et fait l'admiration de son père... Apollin aime les Playmobil et a été propre très tard, ce qui lui a valu une série de rendez-vous du mercredi avec un pédopsychiatre très connu qu'Élisabeth a trouvé « vraiment sympa », mais que Pierre a immédiatement détesté. Peut-être simplement parce que le médecin lui ressemblait trop, avec ses réponses en forme de questions, idéales pour vous renvoyer dans les cordes, saturé de culpabilité.

ÉLISABETH : Oui, ils dînent avec nous, ils viennent avec Claude... Je leur demande pour La Castide, promis... On t'appelle pour te dire... Promis... Maman, je le ferai... Rappelle si tu préfères... Mais non tu ne dérangeras pas... Maman si je te dis que... Maman, c'est moi qui te propose d'appeler, je ne te proposerai pas si... Oui, c'est ça. Bisous... (On sonne à la porte.) Maman. C'est eux, là. Bisous. (Élisabeth racroche et court vers la cuisine.) Elle a tellement peur de déranger que ça en devient dérangeant.

Pierre va ouvrir. C'est Claude. Il porte un smoking avec une écharpe orange et un étui de trombone. Les deux hommes se font la bise et commencent à discuter.

LE NARRATEUR : (off) Claude Gaignol, premier trombone de l'Orchestre philharmonique de Radio France. Un homme discret, à l'humour feuré, qu'on peut plus facilement décrire par sous-traction : Claude n'est pas coléreux, il n'est pas fantasque, il n'est pas malhonnête. Il n'est pas, en quelque sorte.

Claude tend une bouteille de vin à Pierre.

CLAUDE : Je ne savais pas ce qu'on mangeait. J'ai pris du rosé.

PIERRE : Babou s'est lancée dans un « buffet marocain ».

CLAUDE : Parfait, ça fera office de sidi-brahim.

PIERRE : De boulaouane, le sidi-brahim c'est algérien. Le vin colonial ! Le vin de l'OAS !

Élisabeth revient essouffée, débarrassée de ses gants de cuisine.

ÉLISABETH : (à Claude) Ça va toi ?

CLAUDE : Super. Ça sent divinement bon. (Il retient Élisabeth, sur le point de partir. Il regarde attentivement ses cheveux.) Regarde-moi... Tu as fait un petit balayage, non ? Ça te va très bien.

ÉLISABETH : C'est gentil, parce que Pierre déteste.

PIERRE : Mais non...

CLAUDE : C'est Christopher qui t'a fait la couleure ? (Élisabeth acquiesce. Claude a une moue admirative.) Il est vraiment doué !

LE NARRATEUR : (off) ... Mais on peut tout de même affirmer qu'Élisabeth et Claude sont de vrais amis, depuis bien longtemps... On peut dire aussi que Claude est un homme vers qui on se tourne quand on a du chagrin, car il a cette qualité rare d'écouter sans juger, d'étouffer des sanglots par un regard, comme s'il pouvait voir en vous comme dans un livre ouvert.

Élisabeth retourne en cuisine.

CLAUDE : Les enfants ?

PIERRE : COUCHÉS !

ÉLISABETH : (off) Vous avez joué quoi aujourd'hui ?

CLAUDE : Du Bartók.

Pierre retourne les coussins. Regard interrogatif de Claude.

PIERRE : Élisabeth a paumé les clés de la cave.

CLAUDE : Il y a une urgence particulière à les trouver ?

PIERRE : Ça me rend dingue de ne pas savoir où sont les choses !

CLAUDE : Je gagne quoi si je les retrouve ?

PIERRE : Ma reconnaissance éternelle.

Rires de Pierre et Claude.

ÉLISABETH : (off) C'était bien, Marseille ?

CLAUDE : C'était... inattendu. Ils m'ont proposé du travail.

Élisabeth revient dans le salon.

ÉLISABETH : Là-bas ?

CLAUDE : Ben oui, forcément... Leur trombone s'est noyé.

ÉLISABETH : Mais tu vas pas y aller ?

CLAUDE : ... Ben je ne sais pas. Peut-être.

ÉLISABETH : Comment ça, peut-être ?

CLAUDE : Peut-être. Je ne sais pas. Je réfléchis.

ÉLISABETH : Moi c'est tout réfléchi, je suis contre.

PIERRE : Babou...

ÉLISABETH : C'est super loin !

CLAUDE : Mais non, c'est tout près.

ÉLISABETH : Tu m'as dit la même chose quand t'es parti à Toronto.

CLAUDE : C'est quand même beaucoup moins loin.

ÉLISABETH : Pas tant que ça.

CLAUDE : Trois heures de TGV, c'est comme habiter en banlieue.

ÉLISABETH : Les Ostria sont partis à Bougival : on ne les voit plus.

PIERRE : (laquin) Remarque, c'est pas plus mal.

Pierre et Claude rient, mais pas Élisabeth.

LE PRÉNOM

CLAUDE : Babou. Je n'ai encore rien décidé. D'accord ?

Élisabeth repart dans la cuisine, légèrement rassurée.

PIERRE : Je suis sûr que c'est sympa Marseille, au fond. Et puis tu serais tout près de La Castide, ça ferait plaisir à Françoise.

CLAUDE : Oui, j'espère...

Le téléphone sonne. Pierre décroche.

PIERRE : ... Le même codé que depuis dix ans, mon petit vieux. Le premier c'est « Marignan », le deuxième « Austerlitz »... Vincent, enfin, Austerlitz... *(Il secoue la tête.)* « Cher » et « Hautes-Alpes ». Département du Cher... T'es nul aussi en géo ? Allez, j'ai pitié : « 1805 ». *(Il raccroche.)* Vincent.

LE NARRATEUR : *(off)* Et voilà Vincent Larchet. Le meilleur ami de Pierre, le frère d'Élisabeth, le fils de Françoise. Vincent est un homme au physique avantageux et à la réussite éclatante, qui a fait de la petite agence immobilière paternelle « *the place to find a "demeure de prestige" in Paris* ». Un homme tangible, d'une matérialité compacte, qui n'est pas du genre à se retourner deux fois avant de traverser une rue. Un homme qui a foncé dans la vie comme un train dans la nuit, jusqu'à sa rencontre avec Anna, une femme ravissante et piquante qui l'a fait chavirer, et qui, bientôt, va lui donner un enfant. Vincent Larchet, donc, une sorte de héros des temps modernes, de corsaire du XXI^e siècle... En un mot *(Un temps.)* : ... moi.

Vincent entre essoufflé. Il tient deux bouteilles de vin.

VINCENT : Putain, offrez-vous un ascenseur. *(Il embrasse Pierre et lui donne les bouteilles.)* Salut... *(À Claude.)* Ça va, mon Claudio ?

PIERRE : Cheval-blanc 85, la vache !

VINCENT : Cadeau d'un client.

PIERRE : Je n'en reviens pas que tu ne connaisses pas Austerlitz. Friedland et Léna, je ne dis pas, mais Austerlitz !

VINCENT : Ça va, je ne vais pas apprendre toutes les stations de métro, je ne le prends jamais... Et les enfants ?

CLAUDE : *(imitant Pierre)* COUCHÉS !!!

Vincent ricane en regardant sa montre.

VINCENT : 20 h 45. *(Il sourit.)* C'est vrai qu'on est samedi... *(Il tend une liasse de billets à Claude.)* Tiens, mon salaire. *(Regard de Pierre.)* Poker. Il m'a plumé.

PIERRE : Vous jouez de l'argent ?

VINCENT : Non, non. Juste des tentilles. Mais comme il en a gagné une tonne, c'est plus simple de le payer en liquide.

CLAUDE : La chance du débutant.

VINCENT : Je connais une autre expression, mais tu as bien fait de choisir celle-là.



CLAUDE (Guillaume de Torquédac)

PIERRE : Combien t'as gagné ?

Claude range les billets.

CLAUDE : Deux ans de salaire de prof agrégé.

Vincent et Claude rient.

VINCENT : (à Pierre) Ça craint le bateau en bas ?

PIERRE : ... Où ça ?

Vincent va à la fenêtre, Pierre le rejoint.

VINCENT : En face du libraire.

PIERRE : Tu risques de te prendre une prune.

VINCENT : Ils n'enlèvent pas ?

PIERRE : Je ne crois pas. Remarque, s'ils veulent la bouger il va leur falloir un tank.

Vincent sourit.

VINCENT : J'ai laissé ton numéro, ça t'ennuie pas ?

PIERRE : Tu as laissé mon numéro... ?

VINCENT : J'ai rayé la petite voiture rouge. Toi t'as pas de malus, tu t'en fous...

Pierre sourit à son tour.

PIERRE : Tu as bien fait. Je me ferai un plaisir de te dénoncer.

VINCENT : Je te fais confiance.

PIERRE : Je me moque, comme ça, mais au fond, ça doit être pratique un 4 x 4 dans le cinquième arrondissement. Il y a la montagne Sainte-Genève, puis la Bièvre doit être souvent en crue...

Vincent sourit. Pierre retourne vers les étagères et fouille.

VINCENT : Ce n'est pas un 4 x 4 à proprement parler. C'est un SUV. « Sport Utility Vehicle ». Un crossover, si tu préfères.

PIERRE : Je ne préfère rien du tout. Il y a trop de mots anglais pour que ce soit intéressant.

Claude regarde sous les coussins.

VINCENT : Vous faites quoi, là ? Je peux jouer ?

CLAUDE : On cherche les clés de Pierre, les clés de la cave.

VINCENT : On gagne quoi si on trouve ?

CLAUDE : Sa reconnaissance éternelle.

VINCENT : Ah, quand même ! (Ils fouillent tous les trois. Vincent regarde entre les livres.) Tu lis le russe ?

PIERRE : Je m'y suis remis. Ça m'entretient.

VINCENT : Moi, je me suis remis à l'italien.

CLAUDE : C'est vrai ?

VINCENT : Oui... Je regarde les matchs sur la Rai. (Claude sourit.) C'est vraiment bien, ici. Vous avez fait une sacrée affaire. Tu sais, je pourrais facile t'en avoir sept mille du mètre.

PIERRE : A l'époque, tu nous disais que c'était un quartier de drogués et d'immigrés.

VINCENT : Ça l'était. C'est la force de vous autres, gauchistes. Vous osez investir dans les quartiers à fort potentiel.

ÉLISABETH : (off) Tu aurais pu venir m'embrasser.

Elle entre dans le salon, tablier et gamis de cuisine en main.

VINCENT : Ton mari m'a réquisitionné pour sa chasse au trésor.

ÉLISABETH : Pierre, arrête avec ça. (À Vincent.) Qu'est-ce que tu as fait d'Anna ?

VINCENT : Elle nous rejoint. On lui a calé une réunion de dernière minute. Des Japonais. (Ils se font la bise. Vincent la regarde en souriant avec un petit rictus.)

Vraiment bien ta nouvelle... coupe.

ÉLISABETH : Pierre déteste !

Pierre cherche les clés derrière le canapé.

PIERRE : Mais pas du tout !

ÉLISABETH : Ben si ! (À Vincent.) Alors ?

VINCENT : Alors quoi ?

ÉLISABETH : Anna ne passait pas son écho aujourd'hui ?

Un temps.

VINCENT : ... Si.

ÉLISABETH : Pourquoi tu fais cette tête ?

VINCENT : Il y a une bonne et une mauvaise nouvelle.

Élisabeth se raidit. Les autres arrêtent de fouiller.

ÉLISABETH : (inquiète) Quoi ?

VINCENT : Ben la bonne c'est que c'est un garçon, mais la mauvaise c'est qu'il est mort. (Consternation. Élisabeth, défaits, s'approche de Vincent et le prend dans ses bras. Hilarie.) Mais je vous fais marcher ! C'est un garçon et il va très bien.

Très bien !

Élisabeth le frappe, comme une grande sœur frappe son petit frère.

ÉLISABETH : Mais ce que t'es bête ! Vraiment c'est pas drôle !!! (Vincent sort l'échographie, qu'Élisabeth lui arrache.) Donne-moi ça ! (Elle s'extasie.) Oh... !

CLAUDE : Montre-moi l'héritier ! (Claude prend le cliché des mains d'Élisabeth.) Si petit et déjà si riche !

Il tend l'échographie à Pierre qui y jette un regard furtif.

PIERRE : Il a une grosse tête, comme son père ! (À Vincent.) Dis donc, toi, t'as appelé ta mère ?

VINCENT : Pas encore.

ÉLISABETH : À propos de maman, je l'ai eue tout à l'heure. Je lui ai promis de l'appeler pour La Castide... Elle veut savoir quand est-ce que tu viens.

VINCENT : Mais j'en sais rien ! Comment elle veut qu'on sache huit mois avant ?!

ÉLISABETH : Écoute, de toute façon, vous venez quand vous voulez. Ce que je peux te dire, c'est que nous on y sera avec les enfants du 5 au 20 juillet. Que maman garde les enfants du 20 juillet au 6 août. Et que Michel et Christelle passeront sans doute nous voir le week-end du 8-9... Mais tu viens quand tu veux.

VINCENT : Quand je veux entre le 21 et le 23, quoi !

PIERRE : (*ironique*) Tu sais, Vincent, tu peux même venir quand on est là... ÉLISABETH : Ben oui ! Et puis peut-être que Claude passera... Tu sais qu'il s'installe à Marseille ?

VINCENT : Il paraît. Je suis consterné.

ÉLISABETH : Dis-lui au moins à quel moment tu penses venir. Tu as le droit de changer d'avis.

VINCENT : Eh bien dis-lui que je pense venir... le week-end du 36-37 !

ÉLISABETH : Vincent !

VINCENT : Mais qu'est-ce que ça peut lui foutre ? De toute façon, elle y est tout le temps. Chaque année, c'est le même cirque !

CLAUDE : Elle a peut-être envie de s'organiser... d'inviter des amis.

VINCENT : Ça va, elle a tout l'hiver pour les voir ses amis.

ÉLISABETH : Mais c'est ce qu'elle fait. Les Rozenthal viennent la première semaine de septembre. Et tonton Hector la deuxième.

VINCENT : Eh ben je sais pas quand je viens, mais je sais quand je viens pas.

ÉLISABETH : Vincent... Maman n'a plus vingt ans. C'est important pour elle de savoir. Tu ne veux pas voir qu'elle vieillit, mais elle vieillit.

VINCENT : Mais elle va très bien. C'est pas une question d'âge, c'est une question de manie. C'est Manie Nova et ça l'a toujours été.

Élisabeth souffle.

ÉLISABETH : Bon... On attend Anna ou on commence ?

VINCENT : Garde-lui juste un paquet de cigarettes, ça sera très bien.

ÉLISABETH : Elle fume ?!

VINCENT : Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? C'est la seule femme que je connaisse qui ait commencé à fumer pendant sa grossesse... Stress prénatal.

ÉLISABETH : Je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais vraiment, c'est mauvais pour ton fils.

VINCENT : Tu lui diras tout à l'heure.

ÉLISABETH : Il risque d'être tout petit !

VINCENT : Eh ben il sera jockey.

Il rit à sa blague. Élisabeth retourne à la cuisine.

CLAUDE : Un garçon alors...

VINCENT : Oui.

PIERRE : Nous, on ne savait pas pour le sexe.

VINCENT : Vous ne saviez pas comment on faisait ?

Rires.

PIERRE : On a hésité, mais finalement on s'était dit que c'était mieux de préserver une part de rêve... J'avais peur de trop me projeter, de rater une étape. Je crois que plus on se fait une idée précise, plus on fantasme, plus on risque de rendre difficile la rencontre avec « l'enfant réel ».

VINCENT : Tu devrais noter ça pour ton psychanalyste, il va adorer.

Rires de Vincent et Claude.

PIERRE : Et puis les hommes ont eu la surprise de la naissance pendant des millénaires, non ?

VINCENT : C'est vrai. Et je trouve que pour le troisième, tu devrais faire accoucher Babou dans les bois, une branche entre les dents...

Élisabeth arrive avec un plateau rempli de petits plats.

ÉLISABETH : Madame est servie ! (*À Claude.*) Tu peux aller me chercher les pitas ? (*Claude sort en direction de la cuisine. Élisabeth pose le plateau gargantuesque, s'assied et détaille les plats.*) Ça c'est des briouats, ça c'est des briks avec du persil, de la *teboulichoulka*, du caviar d'aubergine, du *zaalouk*, une petite salade de fèves, des carottes confites — il y a du cumin, j'espère que vous aimez... VINCENT : Je déteste !

Claude revient avec une corbeille débordante de pitas.

ÉLISABETH : ... Et ça c'est du *houmous*. Vous pouvez y aller, j'ai fait une assiette pour Anna.

VINCENT : Tu me rassures.

ÉLISABETH : (*inquiète*) Tu trouves qu'il n'y a pas assez ?

VINCENT : Ça dépend... T'as invité l'orchestre de Claude ?

PIERRE : Si elle ne fait pas tout en double, elle a peur de manquer. Heureusement qu'en général c'est moi qui fais les courses, sinon il faudrait revendre le Scénic

ÉLISABETH : Ah écoute, quand on était petits, il fallait toujours tout compter. Je me ratrape.

VINCENT : Ça va, c'était pas la Pologne non plus.

ÉLISABETH : Il prend la défense de sa maman chérie... si c'est pas mignon !

Elle va embrasser son frère. Pierre et Claude se servent.

CLAUDE : Alors, est-ce que vous avez des idées de prénom ?

VINCENT : Oui. On en a même une assez précise.

TOUT LE MONDE : Ah !

ÉLISABETH : On peut savoir ?

Vincent les regarde. Suspense.

VINCENT : ... Devinez.

CLAUDE : Peut-être que tu préfères qu'on attende Anna ?

VINCENT : Ça la fera venir.

Il prend une carotte. Les autres se mettent à réfléchir.

ÉLISABETH : Tu vas quand même pas l'appeler comme papa et grand-père ?

Vincent fait non de la tête, ce qui semble rassurer Élisabeth.

PIERRE : En même temps, je te vois bien avec un prénom classique...
Matthieu ou Paul.

VINCENT : C'est pas un apôtre.

PIERRE : Paul non plus.

VINCENT : Paul n'est pas un apôtre ?!

PIERRE : Non, pas un des douze, non !

VINCENT : Il devait être remplaçant.

Rires.

CLAUDE : Il faut chercher ses références, ses goûts, ce qu'il aime... Diego ?

VINCENT : J'aime les petits serveurs mexicains, moi ?

CLAUDE : Diego Maradona !

VINCENT : Ah oui, mais non.

Élisabeth soumet les bouteilles. Elle tient dans une main une bouteille de cheval-blanc de Vincent et dans l'autre la bouteille de rosé de Claude.

ÉLISABETH : On commence par quoi ? Cheval-blanc ou... fontaine-de-provence ?

VINCENT : Ça dépend si c'est pour boire ou pour se laver les mains.

ÉLISABETH : C'est sympa pour Claude !

VINCENT : Il a l'oreille musicale, il peut pas tout avoir.

Elle donne la bouteille de cheval-blanc à Pierre, qui commence à la déboucher.

PIERRE : Christophe ?

VINCENT : Moins courant.

ÉLISABETH : Camille.

VINCENT : C'est un garçon.

ÉLISABETH : Camille, c'est fille et garçon.

VINCENT : Moi, c'est garçon-garçon.

CLAUDE : Lancelot... Thaddée... César ?

ÉLISABETH : Basile ?

Pierre remplit les verres.

PIERRE : Igor ?

VINCENT : Moins russe.

CLAUDE : Bartolomé ? Balthazar ? (*Vincent croque dans sa carotte en secouant la tête.*) Donne-nous un indice.

VINCENT : (*bouche pleine*) Ça commence par un A.

PIERRE : Ah ! Un A. Alexandre ?

VINCENT : Non.

Pierre boit une gorgée de vin.

PIERRE : Il est délicieux.

CLAUDE : Albert ?... Arthur ?

PIERRE : Agnan ? Adrien ? Artémus ? Alban ?... Alfred ?

ÉLISABETH : Aurelio.

CLAUDE : Antonin.

ÉLISABETH : Nous, on avait hésité avec Aurélio. Mais AuréliO GarAUD, on trouvait que ça faisait trop « O ».

CLAUDE : Ayméric.

VINCENT : Plus connu.

PIERRE : Antoine.

VINCENT : Non. Plus original.

PIERRE : Albator !

Ils rient.

CLAUDE : Alphonse !

VINCENT : Pas mal.

ÉLISABETH : C'est Alphonse ?!

VINCENT : Non, mais il y a de l'idée.

ÉLISABETH : Je vais finir de préparer la *méchouïa*, vous m'attendez.

Elle sort.

CLAUDE : C'est pas évident...

PIERRE : Achille ?

VINCENT : Non.

CLAUDE : Anicet ?

VINCENT : Quelle horreur !

Élisabeth réapparait.

ÉLISABETH : J'ai dit : on m'attend !

Les trois hommes attendent... deux secondes et demie.

VINCENT : C'est une référence littéraire.

CLAUDE : Aramis ?

PIERRE : Arsène ? (*Vincent fait non de la tête. Pierre et Claude se regardent. Ils semblent être à court d'idées. Pierre, pour lui-même.*) Une référence littéraire connue... D'Aragnan ?

Vincent fait non de la tête.

CLAUDE : Aragon ?

VINCENT : C'est pas un nom de famille.

CLAUDE : C'est pas Alexandre non plus. Abbas, Atrila ? Je sais pas.

PIERRE : Moi non plus... Bon, c'est quoi ?

VINCENT : Adolphe.

PIERRE : (*amusé*) Très drôle ! Bon, sans déconner, c'est quoi ?

VINCENT : Adolphe.

Petit sourire de Pierre.

PIERRE : Tu ne vas pas l'appeler Adolf ?

VINCENT : Si.

Pierre accuse le coup.

PIERRE : Tu ne vas pas l'appeler Adolf ?

VINCENT : Si.

PIERRE : Tu vas l'appeler Adolf ?

VINCENT : Oui, comme le personnage du roman de Benjamin Constant. *Un silence perplexe.*

CLAUDE : Vincent, tu ne vas pas appeler ton fils ADOLF. Tu n'es pas sérieux. VINCENT : Mais je suis très sérieux. Avec Julien Sorel c'est peut-être le nom le plus célèbre de la littérature française, le héros romantique par excellence !

Claude et Pierre se regardent.

PIERRE : Vincent... Tu ne vas pas faire ça ? Tu nous fais marcher ? Hein, rassure-moi, c'est une plaisanterie ? De mauvais goût, mais c'est une plaisanterie ? (*Un temps.*) Tu ne vas appeler ton fils comme Hitler ?!

Le visage de Vincent s'éclaircit : il n'y avait pas pensé.

VINCENT : Ah mais non, pas comme Hitler justement ! Parce que, comme tu le sais très bien, le « Adolf » de Hitler s'écrit avec un « F », alors que le mien, l'Adolphe français, s'écrit « P-H-E ».

PIERRE : Mais c'est pareil !

VINCENT : « F » et « P-H » c'est pareil ? Je pensais que pour un normalien tu serais un peu plus à cheval sur l'orthographe.

PIERRE : À l'oreille, c'est pareil. Adolf, Adolphe, c'est pareil.

CLAUDE : Vincent, ce que Pierre veut dire, c'est que les gens ne vont pas entendre Adolphe, ils vont entendre Adolf, tu comprends ? Comme dans... éléphant.

VINCENT : J'aime bien quand tu me parles comme à un attardé mental.

PIERRE : Excuse-moi, mais il faut être attardé mental pour pas comprendre qu'on ne peut pas appeler son fils Adolf.

VINCENT : Ça ne sert à rien de m'agresser... Si tu veux que je t'explique, je t'explique. Sinon on arrête tout de suite.

CLAUDE : (*à Pierre*) Laisse-le s'expliquer.

Il fait signe à Vincent de parler.

VINCENT : (*plongé dans la douceur du souvenir*) Je lisais *Adolphe*, le roman de Benjamin Constant, et Anna aussi quand on s'est rencontrés. On a adoré ce livre, on a adoré ce personnage. Ça a été le livre de notre rencontre, tu comprends ?... Alors on s'est dit que si on avait une fille on l'appellerait Ellénore, et que si c'était un garçon, nous...

PIERRE : (*le coupant*) Mais putain, il va le faire ce con ! Il a lu un livre dans sa vie et il fallait que ça tombe sur celui-là !

VINCENT : Je crois même que c'est toi qui me l'as offert.

PIERRE : Mais depuis quand tu lis ce que je t'offre ?!

ÉLISABETH : (*off*) ACHILLE ! Je suis sûre que c'est Achille ! (*Elle arrive avec l'immense plat de méchouia et sent immédiatement la tension.*) Qu'est-ce qui se passe ?... Tu l'as dit. Tu l'as dit quand j'étais pas là... C'est Achille, hein ?

CLAUDE : Non, c'est pas Achille.

ÉLISABETH : Mais tu l'as dit... T'es pas chouette, Vincent. Je t'avais demandé de m'attendre...

PIERRE : Babou. Ce n'est pas le problème, je te jure.

ÉLISABETH : C'est facile pour toi de dire ça.

PIERRE : Babou. Ton frère...

ÉLISABETH : (*le coupant*) Je ne veux pas savoir, ça ne m'intéresse plus.

CLAUDE : Babou, c'est...

ÉLISABETH : (*le coupant à nouveau*) Je ne veux pas savoir ! Vous n'avez pas voulu m'attendre, tant pis.

PIERRE : Tu ne veux pas savoir comment il va appeler son fils ?

ÉLISABETH : Non.

PIERRE : Eh bien, je vais te le dire quand même.

ÉLISABETH : Je n'écoute pas. (*Elle se bouche les oreilles.*) Lalalalalala...

PIERRE : Babou, arrête.

ÉLISABETH : Lalalalalalala...

VINCENT : On comprend pourquoi les Bédouins ne mangent pas avec leurs femmes.

Pierre monte d'un cran dans l'énerverment.

PIERRE : Babou ça suffit !

ÉLISABETH : Lalalalalalala...

PIERRE : Adolf ! Tu entends ? ADOLF !

Elle retire ses mains.

ÉLISABETH : Quoi ?

PIERRE : ADOLF ! Il va appeler son fils Adolf Caravati-Larchet !

VINCENT : Ah non.

Élisabeth n'est pas sûre d'avoir bien entendu, mais personne ne l'écoute.

ÉLISABETH : C'est quoi alors ?

PIERRE : (à Vincent) ... Tu as changé d'avis ?

VINCENT : Non, je n'ai pas changé d'avis, mais il ne portera pas le nom d'Anna. Il s'appellera juste Larchet. Je suis contre cette mode ridicule.

ÉLISABETH : Tu trouves que Garaud-Larchet c'est ridicule ?

PIERRE : Il appelle son fils Adolf, et il parle de mode ridicule !

VINCENT : Je m'appelle Vincent Larchet, point. Je ne vois pas pourquoi mon fils s'appellerait Caravati-Larchet. Ou alors il faut tout garder, et au bout de trois générations on aura des cartes d'identité de six cents grammes.

ÉLISABETH : En Espagne et au Portugal, on...

PIERRE : (la coupant) Il veut appeler son fils Adolf, tu as entendu ? ! On s'en fout de ce qu'il veut mettre derrière, ce qui compte c'est...

ÉLISABETH : (le coupant à son tour) Pourquoi tu m'agresses ?

PIERRE : Ton frère appelle son fils comme le Führer et c'est moi qui suis agressif ? !

Élisabeth comprend soudain.

ÉLISABETH : Tu veux vraiment appeler ton fils Adolf ?

VINCENT : Pour la quarantième fois, je veux appeler mon fils ADOLPHE, du nom du plus grand héros romantique de la littérature française du XIX^e siècle...

PIERRE : Et du plus grand byran de tous les temps.

VINCENT : ADOLPHE s'est appelé ADOLPHE avant Adolf.

PIERRE : Oui, mais ton Adolphe arrive après l'aure ! (Il soulève l'échographie.) Regarde, il lève le bras, il fait déjà le salut nazi !

Élisabeth lui arrache des mains.

ÉLISABETH : Pierre !

VINCENT : (à Pierre) Rassure-moi... Tu ne penses pas qu'Adolf est devenu Adolf parce qu'il s'appelait Adolf ?

Tout le monde se regarde.

CLAUDE : Tu peux répéter ?

VINCENT : Tu ne penses pas qu'Adolf est devenu...

ÉLISABETH : (elle le coupe) On pourrait peut-être manger et parler d'autre chose ? ...

PIERRE : Non Babou. C'est important.

VINCENT : Adolf Hitler n'est pas devenu Adolf Hitler parce qu'il s'appelait Adolf. Il se serait appelé Pierre ou Martin, il aurait été tout aussi méchant. On aurait juste dit Martin Hitler, et aujourd'hui, je serais tranquille.

PIERRE : Sans doute, Vincent, mais il se trouve que son papa et sa maman, qui devaient avoir des goûts proches des tiens, l'ont appelé Adolf, pas Martin !

VINCENT : Je suis désolé mais Adolphe-PHE n'est pas responsable de ce qu'a fait Adolf.

PIERRE : (il se met à hurler) Quand tu parles de ce qu'il a fait, tu veux parler de la mort de millions de personnes ? Il a pas volé une bicyclette, merde !

VINCENT : (il hurle) Mon Adolphe non plus ! Il faut que je te le dise en quelle langue ?

PIERRE : (il hurle encore) Essaie l'allemand !

ÉLISABETH : (elle crie) Arrêtez de crier ! Vous allez réveiller les enfants ! (Le silence retombe. Elle se lève.) Maintenant ça suffit ! Je vais chercher la suite. À mon retour, on parle d'autre chose... Personne n'a touché à la *méchouia*.

Elle sort. Claude reprend, pélagogue.

CLAUDE : Vincent. Pour les gens ADOLPHE n'existe plus. Il n'y a plus qu'Adolf. Adolf Hitler. C'est comme ça. Tu ne peux pas en faire abstraction.

Personne ne pensera à Benjamin Constant, mais à *Mein Kampf*.

PIERRE : Adolf a tué Adolphe.

VINCENT : Alors ce qui compte, c'est ce que pensent les gens ?

PIERRE : Exactement.

VINCENT : Même s'ils se trompent ?

PIERRE : C'est un impératif catégorique ! Un principe qu'on ne peut pas discuter, parce qu'il est moralement juste ! « La maxime de notre action doit être érigée en règle universelle. »

VINCENT : Et si moi, je ne suis pas d'accord ?

PIERRE : Tu as lu Benjamin Constant ? Eh bien lis Kant, maintenant. *La Fondation de la métaphysique des mœurs*... Tu verras, c'est passionnant.

Un temps.

VINCENT : Donc, d'après Kant, j'ai le droit à Starsky et Hutch, mais pas à Adolphe...

PIERRE : (criant) Starsky et Hutch n'ont pas exterminé la moitié de l'Europe ! **CLAUDE** : Pierre, les enfants !

PIERRE : De toute façon, tu n'auras pas le droit.

VINCENT : Tu veux m'envoyer en prison pour homonymie ?

PIERRE : Ce n'est pas un prénom, c'est une apologie de crime contre l'humanité. On ne te laissera pas appeler ton fils comme ça, tu n'auras pas le droit.

VINCENT : Ah, parce que d'après toi il y a des prénoms autorisés et des prénoms interdits ?

PIERRE : Bien sûr !

VINCENT : Eh ben... faisons la liste. (*Il se lève. Il trouve un cahier et un stylo.*) Je peux écrire sur le cahier de textes de Myrtille ?... Non, parce que si je dois changer, que je ne me trompe pas encore une fois. Bon, je vous écoute. (*Silence.*) Alors ?... Il n'y a qu'Adolf ?

Élisabeth revient.

ÉLISABETH : Encore ?!

VINCENT : Non non. On cherche un nouveau prénom. T'as des idées ?

ÉLISABETH : Ah... Pourquoi pas Joseph ? C'est classique et joli.

VINCENT : Ah non... Joseph c'est pas possible : Joseph Staline ! Fini Joseph. (*Il note au fur et à mesure.*) Je sais, c'est aussi le prénom du père de Jésus, enfin du beau-père de Jésus, un charpentier honnête et travailleur, mais Staline est venu après, alors tant pis pour lui. C'est bien ça la règle Pierre, non ? Alors, au revoir Joseph... Au revoir Benito, Franco, Augusto... Au revoir Paul.

CLAUDE : Paul ?

VINCENT : Ben oui, Pol Pot. Trois millions de morts. Je sais c'était des Khmers, mais ça compte aussi, non ? Ça s'écrit pas pareil, mais c'est pareil, parait-il. (*Un temps.*) Je suis désolé Babou mais il va falloir débaptiser ton chat.

ÉLISABETH : C'est Polo.

VINCENT : Polo, Paul, on va pas ergoter. Est-ce que j'ai le droit à Adolphe, moi ? Non. Alors je suis désolé, mais adieu Polo... Et c'est pas fini, hein ! Il y a Pétain, aussi, qui nous tue les Philippe ; et Napoléon, Fidel, Saddam... Vous m'aidez pas beaucoup, vous devez être nuls au petit bac...

PIERRE : Vincent...

VINCENT : Il y a un nombre de morts limite ou pas ? Parce que sinon il y a aussi les tueurs en série : Gilles de Rais ou Francis Heaulme, plus contemporain, mais efficace, quand même.

CLAUDE : Je crois qu'on a compris ton raisonnement, Vincent.

VINCENT : Vraiment ? Parce qu'il y a Jack l'Éventreur aussi, fini Jacques. Et Carlos, dans la catégorie terroriste... et Ben Laden ! Et qui dit Ben dit Benjamin, hein... Bon, ben, en gros pour le chat de Babou et mon fils, il reste pas grand-chose en noms autorisés. (*Il regarde ses notes.*) J'ai Bernard et Raoul. Tu veux quoi, Babou ? À toi l'honneur, le chat est né avant.

Claude sourit. Pierre recherche un autre argument quand Élisabeth prend le relais.

ÉLISABETH : Tu sais Vincent, c'est ton fils après tout, tu fais ce que tu veux...

PIERRE : Non, il ne fait pas...

ÉLISABETH : (*Le compare.*) Si. C'est lui le père ! Il fait exactement ce qu'il veut...

VINCENT : ... Mais ?

ÉLISABETH : Mais si tu persistes à vouloir appeler ton fils Adolf, je te demanderai de prévenir les Rozenthal.

Un temps.

VINCENT : Pourquoi est-ce que j'irais voir les Rozenthal ? Ils ne sont pas venus me voir pour les prénoms de leurs enfants.

PIERRE : Ça n'a rien à voir.

VINCENT : Ça a tout à voir. Les Rozenthal sont des gens cultivés qui sauront très bien faire la différence entre Adolf et Adolphe.

Pierre se lève.

PIERRE : Ça suffit maintenant, arrête de jouer au con. Vouloir appeler son fils Adolphe, au mieux c'est de l'inconscience, au pire une horrible provocation. C'est l'un ou l'autre. Je veux bien croire que tu étais de bonne foi, mais après la conversation que nous venons d'avoir tu ne peux plus faire comme si tu ne savais pas. Tu ne peux plus jouer à celui qui blesse par étourderie. À partir de maintenant, tu sais ce que tu fais. C'est un acte délibéré. Tu ne peux pas te balader en uniforme nazi en disant juste : « J'adore les déguisements. » Alors si tu persistes à appeler ton fils Adolphe, je considérerai que c'est un acte fasciste. Une profession de foi. (*Un temps.*) Voilà, le débat est clos.

Un moment de silence.

VINCENT : Tu m'as convaincu, Pierre. Je n'appellerai pas mon fils Adolphe.

Élisabeth se lève et vient l'embrasser.

ÉLISABETH : (*à Pierre*) Tu vois qu'il n'est pas borné ! (*À tous.*) Vous préférez attendre pour le *lajine* ou vous voulez tout en même temps ?

CLAUDE : Je veux bien tout en même temps.

ÉLISABETH : Très bien. Et quand je reviens, on explique à Claude pourquoi il ne faut pas qu'il s'installe à Marseille.

Elle se dirige vers la cuisine.

PIERRE : Tu sais dans quel coin tu vas habiter ?

Élisabeth se retourne.

ÉLISABETH : On attend. On m'attend cette fois !

Les hommes attendent un moment.

VINCENT : C'est toi qui as raison, Pierre. On ne peut pas faire abstraction des autres. Tu sais ce qui m'a convaincu ? C'est le déguisement. Un acte privé qui devient, qu'on le veuille ou non, un acte public. Quoi qu'on fasse, tout est politique. Tout est affichage. La neutralité n'existe pas.

PIERRE : Oui, je crois.

Pierre, l'appât retrouvé, croque dans un falafel.

VINCENT : Non, tu as raison. Plus j'y réfléchis, plus je crois que je vais appeler mon fils Adolf. Avec un F.

Pierre recrache la boulette.

PIERRE : Quoi ?

VINCENT : Tu m'as ouvert les yeux. Le déguisement... ça a été un déclin. Chaplin ! J'ai pensé à Chaplin et à sa petite moustache. Qui a été le plus grand artiste antifasciste si ce n'est Chaplin ? Il avait tout compris. Il a refusé à Hitler jusqu'à son apparence. Il est venu lutter sur le terrain même de l'image. Quelques idiots ont pu penser qu'il lui rendait hommage, mais tous les gens intelligents savaient que c'était une extraordinaire dénonciation. Non, maintenant j'en suis sûr. Grâce à toi, je vais appeler mon fils Adolf...

PIERRE : Tu te perds là.

VINCENT : ... Je ne me contenterai pas de reculer par lâcheté ou conformisme. Je vais marquer une rupture. Je vais me mettre au milieu de la route devant les chars comme l'étudiant chinois place Tian'anmen. Je dirai à Hitler : « Tu nous as pris l'Alsace et la Lorraine mais tu ne nous prendras pas nos prénoms, notre patrimoine littéraire... » Toi, avec ton attitude simpliste, tu tends à en faire un mythe, une icône indépassable. Tu le défies presque.

PIERRE : Moi, je défie Hitler ?

VINCENT : Bien sûr. Picasso aurait appelé son fils Adolf, il aurait fait un bien plus grand manifeste pour la paix qu'en peignant *Guernica*. Ça, je peux te le dire.

PIERRE : C'est de la bouillie intellectuelle. Picasso n'a pas appelé son fils Adolf, ni même Franco parce qu'il les détestait et qu'il aurait préféré crever plutôt que la chair de sa chair porte le nom d'un de ces salauds !

VINCENT : Au contraire, c'est limpide. Ne sois pas borné. Tu m'as convaincu. Accepte de l'être à ton tour... Imagine. Imagine une seconde une fille très laide, mal habillée, genre porte-parole d'un mouvement d'extrême gauche, comme ceux pour qui vote Claude. Tu vois une harpie, habillée comme un sac avec les cheveux sales. Imagine maintenant qu'elle s'appelle Marilyn. Eh bien, elle écornerait le mythe. Elle abîmerait l'icône. Elle salirait la mémoire de cette actrice que nous admirons tous. Alors dis-moi pour quoi ça ne marcherait pas dans l'autre sens ? Mon fils sera un type formidable, donc il mettra à mal le fascisme. Il arrachera à Hitler son monopole. Il le fera tomber du piédestal où tu l'as mis.

PIERRE : Je ne sais même plus quoi te dire tant c'est n'importe quoi.

VINCENT : Claude, qui est l'homme que tu détestes le plus ?

CLAUDE : ... Hitler, j'imagine.

VINCENT : Un homme vivant.

CLAUDE : Je ne déteste personne.

VINCENT : Putain, fais un effort ! Il y a bien quelqu'un qui concentre une part importante de ton mépris, de ton dégoût... Réfléchis.

CLAUDE : Tu ne le connais pas.

VINCENT : C'est qui ?

CLAUDE : Le nouvel administrateur de Radio France. Un arriviste et une raclure de première.

VINCENT : Ah ben voilà. Tu vois quand tu veux, tu peux hair un peu. Continue comme ça et dans dix ans tu seras un mec normal. Bon, et comment il s'appelle ?

CLAUDE : François Chocard.

VINCENT : François Chocard ! Un bon nom de con, tu te dis, hein ? Quand tu l'entends, tu ne penses pas à saint François d'Assise, à François Mitterrand ou à François Mauriac ?...

CLAUDE : (*amusé*) Ni à François Villon, ni à François I^{er}, non.

PIERRE : Si tu t'y mets aussi, Claude.

VINCENT : Et sans parler de Claude François ou François Valéry ! Si François Chocard, par sa seule connerie, a pu faire disparaître au sein de Radio France les rois, les présidents et les plus grands auteurs français, alors crois-moi, Adolf Larchet détrônera Hitler. Adolphe est mort, vive Adolf !

Claude ne peut réprimer un sourire. Élisabeth entre.

ÉLISABETH : Qu'est-ce qui se passe ici ?

VINCENT : Je crois qu'Adolf vient de remporter une nouvelle bataille.

ÉLISABETH : Quoi ? ! Encore !

VINCENT : Oui, et grâce à François Chocard.

ÉLISABETH : (*à Pierre*) Mais de quoi il parle ?

PIERRE : Oh écoute Babou, il fallait être là, merde !

ÉLISABETH : Excuse-moi de m'occuper du dîner !

PIERRE : Non mais c'est pas ça, mais tu t'en vas toutes les deux minutes !

ÉLISABETH : Je fais les courses, je m'occupe des enfants, du linge, de la bouffe, de tout. Et si j'ai le malheur de poser une question, je me fais envoyer sur les roses !

PIERRE : Ce n'est pas ce que je voulais dire.

ÉLISABETH : Mais c'est ce que tu as dit.

PIERRE : Allez... Laisse ça et viens avec nous. Ça nous fait plaisir que tu sois avec nous.

ÉLISABETH : Et moi, si ça me fait plaisir de servir chaud ? !

Elle repart brusquement dans la cuisine. Pierre se lève et la suit, très penaud.

VINCENT : Je pense que c'est une sorte de jeu sexuel entre eux. À mon avis elle lui donne la fessée.

CLAUDE : Tu ne t'arrêtes jamais ?

VINCENT : Ça va, c'est Babou ! Tu sais bien qu'elle pique ce genre de crise depuis qu'elle a huit ans et demi... (Claude se ressert du vin et en propose d'un geste à Vincent.) Merci, ça va.

Claude repose la bouteille.

CLAUDE : Tu sais... J'y ai vraiment cru.

VINCENT : À quoi ?

CLAUDE : À Adolf.

VINCENT : Mais tu as eu raison. Je suis très sérieux...

Sourire de Claude.

CLAUDE : Je viens d'apercevoir le livre dans la bibliothèque. À côté du bouddha... Tu l'as mal rangé.

VINCENT : Eh merde ! Tu ne me dénonces pas, hein ?

CLAUDE : Je ne tiens pas à participer à votre concours de bistouquette.

VINCENT : Tu as peur de perdre ?

CLAUDE : Je ne dirai rien mais je ne mentirai pas non plus. Tu te débrouilles comme tu veux mais tu ne mêles pas à ton...

VINCENT : (le coupant) OK, OK... Mais ce que tu peux être suisse !

CLAUDE : Même Adolf a respecté la neutralité helvétique.

VINCENT : Un point pour toi.

CLAUDE : Alors c'est quoi finalement ?... (Vincent le regarde.) Le prénom que vous avez choisi ?

VINCENT : Henri.

CLAUDE : (songeur) Comme ton père... (Un temps.) Ça fera plaisir à Française... (Vincent opine de la tête.) Vasy mollo avec Babou. Elle s'est donné un mal de chien pour faire ce repas.

Pierre et Elisabeth reviennent dans le salon et s'assoient.

VINCENT : Ah, les amoureux !

ÉLISABETH : Anna est arrivée ?

VINCENT : Oui. Elle n'a pas sonné pour ne pas réveiller les enfants mais elle a escaladé la façade. À cinq mois de grossesse c'est plus marrant.

Tout le monde rit sauf Pierre, qui est sur la défensive.

CLAUDE : Bon... Changeons de sujet. Tout ça ne méritait pas qu'on s'engueule.

ÉLISABETH : Parlons de Marseille !

PIERRE : Excuse-moi Claude, mais qu'est-ce qui vaut la peine de s'engueuler ?

ÉLISABETH : Pierre, s'il te plaît.

PIERRE : Attends Babou, il peut quand même répondre à cette question. Qu'est-ce qui est suffisamment important pour toi, Claude, pour « mériter » une engueulade ?

CLAUDE : On n'est peut-être pas non plus obligés de s'engueuler à chaque dîner.

PIERRE : C'est vrai, on n'est pas obligés. (Un temps.) Mais tu n'as pas répondu à ma question. Vasy ! De quoi tu veux qu'on parle ? Ça doit être ennuyeux de toujours être spectateur. Allez, choisis un sujet, on te suit ! (Claude sourit.) Pourquoi tu ris ? Tu ne nous en crois pas capables ?... Dis-nous ce qui t'intéresse puisque, visiblement, la question du fascisme t'ennuie.

On entend soudain des pleurs d'enfant. Personne, à part Elisabeth, n'y prête attention.

CLAUDE : La question du fascisme ne m'ennuie pas du tout, mais vous n'avez pas parlé de fascisme.

PIERRE : Ah non ? Et on a parlé de quoi ?

CLAUDE : Je veux dire que vous n'en avez pas parlé sérieusement. Vous vous amusez, vous faites semblant. Vous jouez un rôle comme quand vous étiez petits.

PIERRE : On joue des rôles ?

Élisabeth finit par se lever, et disparaît vers les pleurs.

CLAUDE : Oui; comme on joue au policier ou à la marchande. Vous jouez avec les sujets de société comme avec des petites voitures. Avec quoi on va jouer ce soir ? L'avortement, le foulard islamique, le Vélib' ou le droit de grève ? Vous prenez des positions que vous pouvez interchanger.

PIERRE : Je ne pourrais jamais appeler mon fils Adolf.

CLAUDE : Peut-être, mais au fond, vous êtes pareils tous les deux. Vous jouez à vous bagarrer. Vous avez toujours fait ça. Vous avez déjà eu cinquante fois ces disputes. Vous ne croyez pas à ce que vous dites. Je trouve ça plutôt marrant, mais ne me prenez pas en arbitre.

VINCENT : Au moins tu nous trouves amusants. C'est méprisant mais sympathique.

PIERRE : Tu ne comprends pas, Vincent. Monsieur est au-dessus de tout ça.

CLAUDE : Ce n'est pas parce que je suis au-dessus de vos conversations que je suis au-dessus « de tout ça » !

Vincent émet un sifflement d'admiration.

VINCENT : Attention, la palombe se réveille !

PIERRE : (à Claude) Tu ne veux pas descendre de ton piédestal et venir discuter avec nous ? Tu sais, tes copains...

VINCENT : Allez Aristote, sors de ta caverne.

PIERRE : C'est Platon, l'allégorie de la caverne.

VINCENT : Aristote y était aussi, mais il n'en est pas sorti !

Rires.

PIERRE : Tu as du bol, c'est la même époque.

VINCENT : Mais tous les philosophes ne sont-ils pas de la même époque ?

Rires.

PIERRE : C'était le sujet de notre bac philo !

VINCENT : Tu comprends pourquoi j'ai eu 4 !

Rires.

CLAUDE : À propos... Devinez avec qui j'ai pris un verre hier... À 18 heures, au Café Beaubourg. J'ai pris un kir avec quelqu'un. Devinez qui ?

PIERRE : Tu bois des kirs, toi ?

CLAUDE : Allez, devinez qui ?

VINCENT : Au Café Beaubourg en plus ?

PIERRE : Quelqu'un qu'on n'a pas vu depuis longtemps ?

CLAUDE : Un siècle !

VINCENT : Qu'est-ce qu'on gagne si on trouve, à part ta reconnaissance éternelle ?

CLAUDE : Je ne sais pas... Une bouteille de champagne ?

VINCENT : Dom pérignon ?

CLAUDE : Ok...

VINCENT : Antoine Flemmadon.

CLAUDE : (sidéré) Ah ben merde... ! Comment tu as deviné ?

VINCENT : Je sais pas, je trouve que t'as bien une tête à boire des kirs avec Antoine Flemmadon.

CLAUDE : Non mais sans rire, c'est dingue que tu aies deviné !

VINCENT : C'est moi qui lui ai passé ton numéro.

CLAUDE : Quoi ? !

VINCENT : Attends, c'est quand même avec toi qu'il avait le plus d'affinités.

CLAUDE : N'importe quoi.

PIERRE : Si, bien sûr.

VINCENT : Merci. (Son portable sonne...) ... Allô ma chérie... On crève de faim !...

Bien sûr qu'on t'a attendue, qu'est-ce que tu crois ? !... C'est « Marignan »,

« Austerlitz »... Tu connais la date d'Austerlitz ? ... À tout de suite.

(Il raccroche.) Ah ça, ça a du bon les écoles de bonnes sœurs.

Élisabeth revient.

ÉLISABETH : (sèche, à Pierre) Puisque tu me le demandes, Apollin s'est rendormi.

Pierre soupire.

PIERRE : Babou... Le pédiatre a dit qu'il faut le laisser pleurer.

ÉLISABETH : Le pédiatre a dit aussi qu'il faut que le père soit un peu plus présent.

PIERRE : On n'est peut-être pas obligés d'en parler maintenant.

ÉLISABETH : Je suis peut-être pas obligée de me lever tout le temps.

PIERRE : J'irai la prochaine fois.

(On frappe à la porte. Élisabeth va ouvrir. Anna entre avec un très beau bouquet de fleurs.

Elle est jolie, élégante et bourgeoise. Elle a un petit ventre mais reste très menue.

ANNA : Excuse-moi, je suis désolée d'arriver si tard... Ça te va très bien ce petit balayage.

Elle tend le bouquet à Élisabeth.

ÉLISABETH : Merci !

ANNA : Vous n'auriez jamais dû m'attendre !

Elle découvre alors Vincent qui se goinfre avec un grand sourire.

VINCENT : (la bouche pleine) Attends... on est bien élevés chez les Larchet !

Anna sourit en secouant la tête.

ÉLISABETH : (regardant les fleurs) Ah ! des fleurs ! Mais fallait pas !

VINCENT : Si tu n'en veux pas, on les garde...

Anna embrasse furtivement Vincent.

ANNA : Décidément, mon mari a mangé du clown.

VINCENT : De la méchouia, mais c'est moins bon.

Anna embrasse Pierre...

ANNA : Bonjour Pierre...

Puis elle embrasse Claude.

PIERRE : Tu n'as pas pris un gramme... Quelle ligne !

ÉLISABETH : Tu dis ça pour moi ?

CLAUDE : Non, c'est pour moi ! (À Anna.) J're rassure, il reste plein de briouais.

ANNA : Hum... Ça sent très bon.

ÉLISABETH : Je t'ai mis une assiette de côté. (Elle retire le papier du bouquet.) Il

est vraiment magnifique, je vais le mettre tout de suite dans un vase...

Elle disparaît dans la cuisine.

CLAUDE : Alors... Comment tu vas ?

ANNA : Bien mais avec la préparation des défilés, c'est un peu la folie en ce moment.

PIERRE : Ça dure combien de temps ?

ANNA : Jusqu'à la fin mars, et ça reprend en juin pour la collection d'hiver.

Mais ils devront se passer de moi cet été.

PIERRE : Je n'ai jamais bien compris pourquoi on faisait l'été en hiver et l'hiver en été...

ANNA : Tu prépares la saison suivante. (Regardant Pierre.) Tout le monde ne

porte pas du velours côtelé au mois d'août.

CLAUDE : D'accord, mais qui a envie d'acheter un slip de bain au mois de mars ?

ANNA : Non, la vraie question c'est : « qui utilise encore l'expression "slip de bain" ? »

Pierre et Vincent s'esclaffent.

CLAUDE : Qu'est-ce que tu veux dire d'autre ?

VINCENT : Maillot, maillot de bain...

ANNA : Même si un maillot de bain n'est pas forcément un slip de bain.

VINCENT : De toute façon, Claude a toujours été très slip.

PIERRE : « Très slip ».

CLAUDE : Je suis plutôt slip, c'est vrai, mais...

VINCENT : Y a pas de « mais », ni de « plutôt », tu es exclusivement slip. Je ne t'ai jamais vu avec un caleçon.

PIERRE : Moi non plus. (*Élisabeth arrive avec une assiette énorme.*) Chérie, est-ce que tu as déjà vu Claude autrement qu'en slip ?

ÉLISABETH : Je vois que le niveau de la conversation s'est élevé.

CLAUDE : Avec le cosnume de l'orchestre, je suis obligé de porter un slip.

VINCENT : Eh ben voilà, c'est la faute au trombone !

Tout le monde éclate de rire. Élisabeth tend l'assiette à Anna, qui écarquille les yeux devant la montagne de nourriture.

ANNA : Oh... Mais je ne vais jamais manger tout ça !

ÉLISABETH : Tu as besoin de prendre des forces. Vous êtes deux maintenant.

PIERRE : Oui, et puis pas n'importe qui.

Une petite gêne parcourt l'assistance.

ÉLISABETH : Pierre, s'il te plaît. Ne recommence pas.

Anna perçoit le malaise.

ANNA : Qu'est-ce qui se passe ?

Un temps.

VINCENT : Nos amis n'ont que moyennement apprécié le prénom de notre fils.

ANNA : Parce que tu leur as dit ?

PIERRE : Il n'a pas résisté. Il était trop fier !

ANNA : Ah... Ça ne vous a pas plu, alors ?

Un moment de gêne.

VINCENT : Non Anna, ça ne leur a pas plu.

Voyant le visage attristé d'Anna, Claude essaye d'intervenir.

CLAUDE : Ça nous a plus surpris que déçu.

ÉLISABETH : Oui, c'est ça. C'est de la surprise surtout.

PIERRE : Pas moi. Je suis désolé, Anna. Mais moi, il m'a plus déçu que surpris.

ANNA : C'est moi qui suis désolée. On pensait que la référence vous plairait.

Pierre s'étouffe.

PIERRE : La référence ? ! Eh bien, c'est la référence qui nous a déçu, Anna. C'est justement la référence.

CLAUDE : Je ne pense pas que vous parliez de la même chose...

PIERRE : Moi, je pense qu'Anna comprend très bien ce que je veux dire.

ANNA : Je crois oui... Mais ce que je comprends moins c'est ta réaction.

PIERRE : Moi aussi, je suis surpris. Que Vincent ait pu avoir cette idée à la rigueur, je comprends, mais toi ! Toi, ça me dépasse !

ANNA : Mais c'est moi qui lui ai proposé !

VINCENT : C'est vrai.

Pierre se lève.

PIERRE : Mais tu te rends compte de qui on parle ? De ce qu'il a fait ?

ANNA : (*de plus en plus confuse*) Ce qu'il a fait ? Mais je ne sais pas... Je ne l'ai jamais rencontré !

PIERRE : « Je ne l'ai jamais rencontré ! »... Mais elle s'écoute quand elle parle ? !

ÉLISABETH : Pierre !

ANNA : (*à Pierre*) « Elle », elle est là ! Donc si tu as un truc à lui dire, tu lui dis en face !

VINCENT : Anna...

PIERRE : Eh bien, tu es complètement folle ma pauvre fille !

ANNA : Pardon ?

ÉLISABETH : Pierre, tais-toi !

CLAUDE : (*à Pierre*) Ça suffit maintenant ! (*Il regarde Vincent.*) Vincent, ça va mal finir...

VINCENT : Écoutez...

PIERRE : (*à Vincent*) T'es content, toi ? ! Voilà ce qui se passe quand on choisit ce genre de prénom !

ANNA : Mais de quoi je me mêle ? Et tu es qui pour me parler sur ce ton ?

Elle se lève à son tour.

ÉLISABETH : Pierre, excuse-toi.

VINCENT : Ma chérie, ce n'est pas ce qu'il voulait dire.

ANNA : Il est prof de français. Il sait très bien ce qu'il dit.

PIERRE : Effectivement, moi, j'ai le sens des mots et de leur portée.

ANNA : Je t'emmerde. J'appelle mon fils comme je veux !

PIERRE : Justement, non.

ANNA : Je suis désolée, mais je n'ai pas de cours de prénom à recevoir de quelqu'un qui appelle ses enfants Apollin et Myrtille !

Vincent, sentant le dérapage, s'interpose.

VINCENT : STOP ! C'ÉTAIT UNE BLAGUE ! UNE BLAGUE ! *(Tout le monde se tourne vers lui.)* On se calme ! Tout ça est un malentendu... Anna, je leur ai fait croire que nous voulions appeler notre fils Adolf. C'était idiot. Drôle mais idiot. Mais quand même très drôle. La colère de Pierre vient de là. *(À Pierre.)* Nous allons appeler notre fils Henri, comme papa et grand-père. Quand Anna parlait de référence, c'est à papa qu'elle pensait. Ok ? *(Une certaine stupeur règne parmi les convives.)* ... Alors maintenant, on se calme, on se rassoit, on se gave de fatafats et de *tchoutchouka* et on s'embrasse. *(Après une hésitation, tout le monde se regarde et s'assoit. Anna fouille dans son sac. Vincent prend une corne de gazelle.)* Hummmmm... ! *(Anna sort son paquet de cigarettes. Vincent, la bouche pleine.)* Mange plutôt...

ANNA : Ta gueule !

Anna va à la fenêtre fumer une cigarette. Claude regarde Vincent l'air de dire : « Je t'avais prévenu, mon vieux... »

VINCENT : Ok, c'était débile ! Vraiment très débile ! Je suis con et désolé ! Anna, je m'excuse. Pierre, je m'excuse... Je vous présente mes excuses, d'accord ? Claude, tu veux pas nous jouer un truc avec ton machin ? J'ai plombé l'ambiance. Babou, aide-moi...

ÉLISABETH : Bon. Est-ce que quelqu'un veut un thé à la menthe ? *(Silence. Claude se dévoue et lève la main.)* Pierre... ?

PIERRE : *(il la regarde en secouant la tête, navré)* Tu ne dis rien, toi ? Tu laisses passer, comme d'habitude.

ÉLISABETH : Je laisse passer quoi ?

PIERRE : Tu ne comprends pas que toute cette blague, au fond, c'était pour nous faire comprendre à quel point nos enfants ont des prénoms ridicules ?

VINCENT : Non Pierre, c'était juste une blague. Je suis tombé sur *Adolphe* dans ta bibliothèque.

PIERRE : Tu es aussi tombé sur *Les Frères Karamazov* mais tu n'as choisi ni Ivan, ni Dimitri...

VINCENT : Tu avoueras que ça aurait été moins drôle.

PIERRE : *(froid)* C'est vrai qu'on se bidonne.

ÉLISABETH : Pierre... Il s'est excusé.

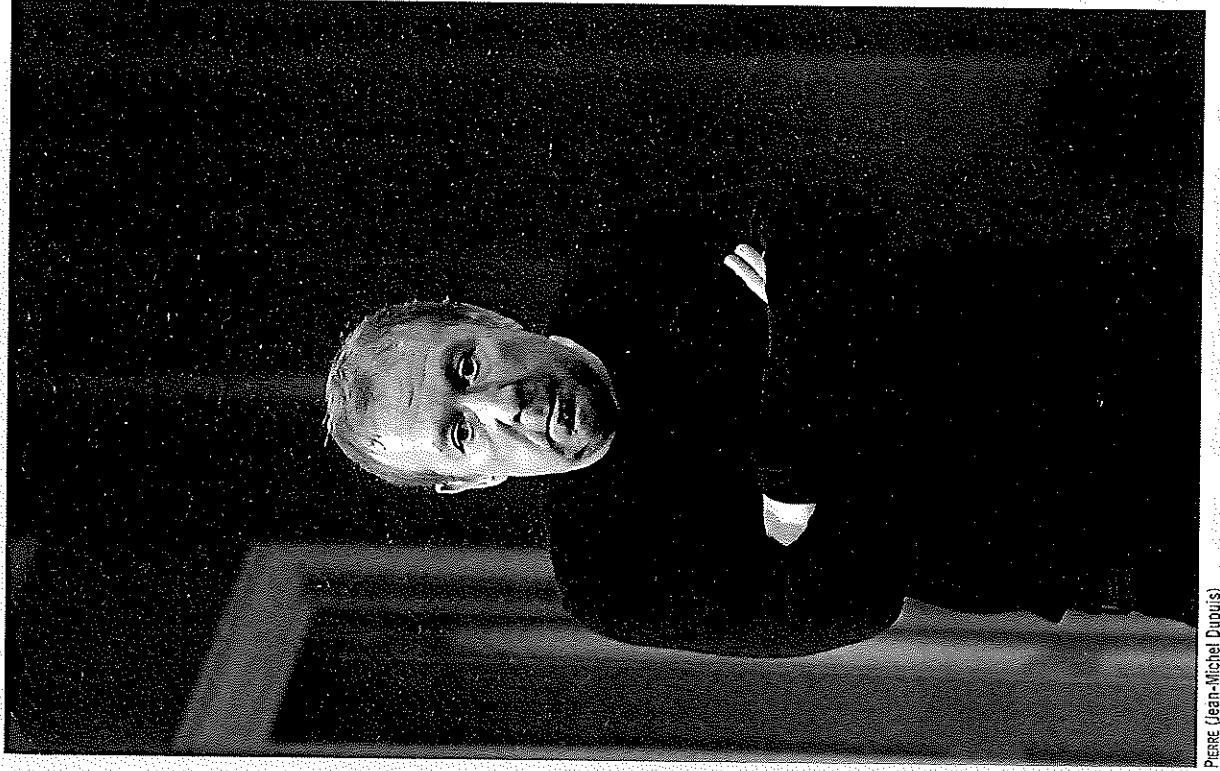
PIERRE : Vincent oui. Mais pas Anna.

ANNA : Tu peux continuer à m'appeler « ma pauvre fille » si tu veux.

VINCENT : Anna, s'il te plaît ! *(À Pierre.)* ... Personne n'a dit que vos enfants avaient des prénoms ridicules.

PIERRE : Non. Elle a dit qu'elle n'avait pas de cours de prénom à recevoir de quelqu'un qui avait appelé ses enfants Apollin et Myrtille.

VINCENT : Pierre, c'est bon. Elle était énervée et...



PIERRE (Jean-Michel Dupuis)

LE PRÉNOM

PIERRE : *(la coupant)* Qu'est-ce que ça veut dire comme phrase ?

VINCENT : Ça veut dire... Ça veut dire qu'elle n'a pas de cours à recevoir !
Qu'elle est assez grande pour choisir toute seule.

PIERRE : Cette partie de la phrase, j'avais bien compris... C'est la fin qui m'interroge.

VINCENT : Qu'est-ce que tu veux que je te dise, Pierre ?

ANNA : Ça me paraît pourtant clair, il veut savoir ce que je pense vraiment du prénom de ses enfants.

PIERRE : *(sans la regarder)* Exactement.

VINCENT : Mais... elle les trouve très bien, vos prénoms !

PIERRE : Vraiment ?

VINCENT : Mais oui, vraiment. On trouve qu'Apollin et Myrtille, c'est mignon, c'est très mignon !

Il lui sourit avec un petit rictus. Pierre secoue la tête comme s'il venait d'avoir la confirmation de quelque chose.

PIERRE : Je me demandais si tu la ferais. Tu l'as faite.

VINCENT : J'ai fait quoi ?

PIERRE : Ta grimace.

VINCENT : Quelle grimace ?

PIERRE : Celle que tu fais quand tu veux dire : « Cause toujours tu m'intéresses », ou : « Je dis oui pour te faire plaisir mais tu sais bien que c'est non. »

Vincent hausse les épaules.

VINCENT : N'importe quoi...

PIERRE : Je t'assure, tu fais une grimace.

VINCENT : Bon Pierre... Tu es énervé parce que je t'ai fait marcher. Mais on peut peut-être passer à autre chose ? *(Il se tourne vers Anna.)* Alors, mon amour, c'était comment avec les Japonais ?

ANNA : Je ne sais pas « mon amour ». Moi j'ai vu des Coréens.

Vincent ne se démente pas.

VINCENT : Bon ben, c'était comment avec les Coréens ?

ANNA : Pourquoi ? Ça t'intéresse ?

VINCENT : Évidemment.

ANNA : Je ne savais pas. D'habitude, tu ne poses jamais de question.

VINCENT : *(laquin)* Regarde comment tu réagis quand je t'en pose l... Mais bien sûr que ton boulot m'intéresse !

Anna le jauge.

ANNA : Bon... Alors dis-moi comment s'appelle mon associé.

Un temps.



VINCENT (Patrick Bruel) et ANNA (Judith El Zeit)

VINCENT : Ben heu... c'est heu... C'est machin, là... Le mec... Le mec... Le mec qui t'a énervée l'autre jour. Tu sais ?

ANNA : Ah oui, moi je sais.

ÉLISABETH : Moi aussi !

CLAUDE : Moi aussi !

VINCENT : Mais moi aussi je sais, je vois que lui !... *(Il lance des pistes hasardeuses.)*
An... Du... De... Co... *(Il lui sourit avec un petit rictus.)* Je t'ai sur le bout de la langue, je te le jure !

PIERRE : Tu viens de la refaire !

VINCENT : Quoi ?

PIERRE : Ta fameuse grimace.

Vincent soupire.

VINCENT : ... Allez, montre-moi, je fais comment ?

PIERRE : Je ne sais pas... Un peu comme ça...

Il mime grossièrement un sourire narquois.

VINCENT : Je fais ça moi ? *(Aux autres.)* Franchement. Je fais ça moi ?

ÉLISABETH : Non, non...

VINCENT : *(à Pierre)* Ah, tu vois !

ÉLISABETH : Tu ne fais pas « ça », mais tu fais bien une grimace.

Vincent se tourne vers sa sœur.

VINCENT : Tu vas pas t'y mettre !

ÉLISABETH : Je suis désolée Vincent, mais tu fais une grimace. Enfin... une petite moue plutôt !

CLAUDE : Oui, c'est plutôt une petite moue...

VINCENT : Ah bon, et je fais quoi comme moue alors ?

ÉLISABETH : ... Un peu comme ça.

Elle mime le rictus de Vincent.

PIERRE : Oui, c'est ça !

ÉLISABETH : *(imitant parfaitement le sourire de Vincent)* « Hum... Vraiment bien ta nouvelle... coupe ! »

PIERRE : Oui, c'est tout à fait ça !

ÉLISABETH : *(imitant parfaitement le sourire de Vincent)* « Ah ! Très élégantes tes nouvelles Mephisto, maman !... Drôlement classe ton Scénic, Pierre, drôlement !... Mais non Anna, t'as pas grossi, t'as pas bougé !... Apollin et Myrtille, c'est très très mignon, très très mignon ! »

Anna applaudit.

ANNA : C'est exactement ça !

Vincent regarde autour de lui.

VINCENT : N'importe quoi, je ne fais pas du tout ça !

CLAUDE : Si, je te jure.

Un temps.

VINCENT : Bon, OK... Si ça vous fait plaisir.

CLAUDE ET ANNA : *(le montrant du doigt)* Là, là !

PIERRE : Là, tu viens de la faire !

ÉLISABETH : *(imitant parfaitement le sourire de Vincent)* « Bon, OK... Si ça vous fait plaisir. »

Tout le monde éclate de rire.

VINCENT : Écoutez, si ma grimace veut dire que vous commencez à me gonfler, alors oui je fais une grimace, c'est bon ?!

ÉLISABETH : Ne te vexes pas. Tu demandes...

VINCENT : Babou. C'est bon.

ÉLISABETH : *(pour elle-même)* Ce que vous êtes susceptibles... *(Elle se lève. À la cantonade.)* Desserts ?

Claude se lève à son tour.

CLAUDE : Je vais t'aider.

ANNA : Moi aussi. *(Ils partent ensemble vers la cuisine. Anna s'éloignant dans le couloir, à Élisabeth.)* Tu n'as jamais eu envie de faire du théâtre ?

ÉLISABETH : *(disparaisant dans la cuisine)* Mais j'en fais un peu, au collège, avec les troisièmes.

Un silence. Pierre regarde Vincent.

PIERRE : *(à Vincent)* Donc...

VINCENT : Donc quoi encore ?

PIERRE : Donc tu trouves qu'Apollin et Myrtille, c'est ridicule...

Vincent souffle, énérvé.

VINCENT : Lâche-moi, Pierre.

PIERRE : Je ne comprends pas...

VINCENT : Arrête de jouer au con. Tu sais bien que c'est pas des prénoms normaux quand même. Apollin et Myrtille. On dirait une chanson de Boby Lapointe !

PIERRE : Ma fille, ta nièce, ta filleule a un prénom anormal ? Ça veut dire quoi « normal » Vincent Larchet ?

VINCENT : Classique. « Pas original », si tu préfères.

PIERRE : Je préfère original à anormal, oui.

VINCENT : Tu joues sur les mots, Pierre Garaud.

PIERRE : C'est ce qu'on fait depuis tout à l'heure. Mais dis-moi, tu dirais qu'Adolphe, c'est normal ou original ?

VINCENT : Je dirais que c'est un prénom qui existe.

PIERRE : Comment ça, « qui existe » ? Apollin et Myrtille existent aussi puisqu'on les a appelés comme ça.

VINCENT : Écoute, tu commences à me courir avec Apollon et Myrtille...

PIERRE : C'est Apollin, pas Apollon.

VINCENT : On ne risque pas de se tromper.

PIERRE : Pardon ?

VINCENT : Il te ressemble. Il a ton nez.

PIERRE : Mon fils est laid ?

VINCENT : Il n'est ni beau ni laid, il a quatre ans.

PIERRE : Il a un prénom ridicule et il est moche ?

VINCENT : Ce n'est pas lui qui est ridicule, c'est son père. C'est toi. Oui, je trouve ridicule cette mode de coller le nom de la mère à celui du père au nom de je ne sais quelle parité ; oui, je trouve ridicule cette mode de donner des prénoms qui n'existent pas, cette surenchère dans l'originalité. Ce n'est plus un prénom, c'est un Post-it collé sur le front : « Prière de ne pas oublier que je suis différent », « Prière de ne pas croire que je suis classique », « Ici habite une famille d'artistes de gauche abonnée à *Télérama* même s'ils n'ont pas la télé ». Voilà, c'est ça que je trouve ridicule.

PIERRE : C'est sûr qu'Henri Larchet ça sent bon le 4 x 4 et *Le Figaro Magazine*.

VINCENT : Mais je m'en fous ! Je m'en fous moi de l'image que je renvoie ! Je m'en fous moi de ce que les gens pensent de moi ! Toi tu es obsédé par l'image que tu renvoies et pire que tout tu es obsédé par l'image que renvoient tes enfants ! Tu penses être original mais tu es snob ! Juste snob !

Un moment de calme. Pierre enregistre ce qui a été dit.

PIERRE : Je suis obnubilé par mon image et toi tu t'en fous ? C'est sûrement la chose la plus drôle que tu aies dite ce soir.

VINCENT : C'est vrai qu'on se bidonne.

Élisabeth, Anna et Claude reviennent avec des pâtisseries orientales.

ÉLISABETH : Vous nous faites un peu de place, please ?

Seule Anna réagit et vient faire un peu de place sur la table basse. Pierre, qui n'a pas lâché Vincent du regard, se lève et marche vers la bibliothèque.

PIERRE : C'est incroyable... Incroyable que tu me dises ça, toi. Toi qui représentes la quintessence, le concentré le plus pur, la substantifique moelle de l'égoïsme.

ÉLISABETH : Oh, Pierre...

VINCENT : Moi je suis égoïste ?

PIERRE : Non. Tu n'es pas égoïste. Tu es... « l'égoïsme ».

VINCENT : C'est marrant. Parce que je pense avoir une bonne dizaine de défauts mais celui-là...

ANNA : Une bonne dizaine, c'est un minimum...

ÉLISABETH : Moi, je trouve que Vincent est plutôt généreux.

VINCENT : Ah !

Petit sourire de Pierre, qui cherche parmi les livres de la bibliothèque.

PIERRE : Babou dit ça parce que ton égoïsme est savant, il n'est pas à la portée du premier venu...

ÉLISABETH : C'est charmant !

PIERRE : C'est une façon de parler... Vincent n'est pas sot, il ne porte pas son égoïsme à la boutonnière comme une Légion d'honneur. Non, il est habilement dissimulé, c'est une doublure de veste, qui au premier abord est invisible. (*Il se tourne vers Vincent.*) On ne se dit pas en te voyant : « Quel égoïste ce Vincent », pas du tout, c'est beaucoup plus subtil, c'est quelque chose qu'on ne remarque pas tout de suite et pourtant c'est bien là. Tu comprends ?

VINCENT : Non. Tu réfléchis depuis des hauteurs qui me sont inaccessibles, mon Pierre.

PIERRE : Mais si tu comprends. Tu comprends très bien. Tu es également beaucoup plus intelligent que tu en as l'air.

Pierre trouve enfin le livre qu'il cherchait : un dictionnaire.

VINCENT : Ah quand même. Malgré tout, j'aimerais bien que tu me dises en quoi je suis égoïste, pardon, en quoi je suis « l'égoïsme »...

ÉLISABETH : Vincent !

VINCENT : ... Je te jure, ça m'intéresse. Ça nous intéresse tous, hein ?

ANNA ET ÉLISABETH : Non !

PIERRE : Tu es une personne absolument, parfaitement obsédée par elle-même.

VINCENT : Si la question est de savoir si je suis obsédé, je plaide coupable.

Anna sourit malgré elle.

PIERRE : Toutes tes phrases commencent par « JE ». Tout doit toujours tourner autour de toi. Tu ne supportes pas de ne pas être le centre de tout. Et tu es prêt à tout pour l'être. A tout. Je crois vraiment que de toutes les personnes que j'ai pu rencontrer dans ma vie, tu es celle qui résume le mieux ce mot : « égoïsme ».

Pierre a un sourire jusqu'aux oreilles.

VINCENT : ... Et donc tu trouves que j'ai toujours été « comme ça ».

PIERRE : Toujours, peut-être pas, mais ça fait un moment.

VINCENT : Quand ?

PIERRE : Quand quoi ?

VINCENT : Ce moment où ça a commencé, où tu l'as remarqué.

ÉLISABETH : Arrêtez, pitié, c'est insupportable.

VINCENT : Alors, quand ?

ÉLISABETH : Claude, dis quelque chose !

CLAUDE : Alors, quand ?

Claude sourit à sa propre blague.

ÉLISABETH : *(elle lui donne une petite tape)* Merci Claudé.

PIERRE : Ça a commencé avec Moka.

VINCENT : Moka ?

PIERRE : Moka le chien, le chien de Bibiche.

ANNA : Qui... ?

ÉLISABETH : ... Mais si, tu sais, la sœur de papa. Béatrice. Bibiche. Une grande femme blonde qui joue aux cartes et qui a épousé ce banquier de Limoges.

Tu sais, ce type assez con... avec des poils sur les mains !

ANNA : Ah, lui !

VINCENT : Le chien de Bibiche, oui, et alors ?

PIERRE : Ne fais pas cette tête-là, par pitié, tu sais très bien de quoi je parle.
(Vincent a un geste d'incompréhension. Pierre se tourne vers Anna.) Bibiche, donc, avait un caniche.

ANNA : Moka.

PIERRE : Exactement, un horrible truc frisé qu'elle considérait comme son enfant.

ÉLISABETH : *(à Anna)* C'est vrai, elle n'arrêtait pas de l'embrasser, c'était horrible... Et elle le parfumait, aussi ! Elle l'aspergeait de...

PIERRE : *(la coupant)* C'était une journée très chaude, un été, les grands faisaient la sieste, on s'emmerdait à mourir Vincent et moi.

ANNA : Vous aviez quel âge ?

PIERRE : Onze ans, douze ans...

VINCENT : On avait treize ans.

PIERRE : Ah ! Tu as retrouvé la mémoire tout d'un coup ?

ANNA : Alors, ce chien ?

PIERRE : Bibiche nous avait dit que Moka avait peur de l'eau. Il ne la supportait pas. Comme un chat.

ÉLISABETH : Ce qu'il était con ce chien ! Tu te souviens, Claude ?

CLAUDE : Évidemment ! C'était le...

PIERRE : *(les coupant)* Il y avait un étang. On jetait des pierres sur les nénuphars, quand Moka s'est pointé. Il s'est mis à se frotter contre ma jambe.

ÉLISABETH : *(à Anna)* Pierre n'est pas du tout « chien ».

PIERRE : ... Et j'ai eu une idée. J'ai dit à Vincent : « Et si on jetait le chien à l'eau ? » *(Claude relève la tête. Elisabeth coule un regard oblique vers Pierre, qui continue son récit à Anna.)* ... Pour faire une expérience, tu vois, pour rigoler comme on rigole à treize ans. Mais Vincent n'était pas chaud, il trouvait que c'était con comme idée.

VINCENT : C'était con comme idée.

ANNA : Oui, très con même.

PIERRE : J'ai pas réfléchi. J'ai donné un coup de pied au chien et il a volé dans l'étang.

Élisabeth blêmit.

ÉLISABETH : Quoi ?

PIERRE : Et il s'est noyé.

ANNA : Non ?

VINCENT : Si.

ÉLISABETH : *(à Pierre)* C'est toi qui as tué Moka ?!

PIERRE : Exactement. Avec Vincent on était pétrifiés, il a coulé comme une pierre dans l'eau noire, il y a eu quelques bulles et puis plus rien.

ANNA : Mais c'est horrible !

PIERRE : Non, c'est pas ça qui est horrible. Ça, c'est juste stupide. Ce qui est horrible, c'est que Vincent se soit dénoncé à ma place.

VINCENT : Excuse-moi de t'avoir sauvé les fesses !

Pierre ne se détourne pas d'Anna.

PIERRE : Tu vois comme il est ? Eh bien, à treize ans, il était pareil, il m'a pris au piège. Parce que j'ai cru qu'il faisait ça par amitié. Mais pas du tout ! Tu sais ce qu'il a fait ? Il m'a volé mon statut d'assassin !

VINCENT : Je t'ai... Je suis le seul à avoir entendu ?... Babou, va chercher le caméscope ! Il faut filmer !

PIERRE : Même ça, il n'a pas voulu me le laisser ! Il m'a balayé, il m'a nié ! Et tu sais pourquoi il l'a fait ? Pour forger sa légende, pour tirer la couverture ! J'avais noyé ce pauvre clebs mais c'est lui qui s'est tourné vers Bibiche et qui lui a dit, avec un aplomb incroyable : « Bibiche, j'ai tué Moka. »

ÉLISABETH : Je n'en reviens pas !

PIERRE : Une fois de plus, tu étais Don Quichotte et moi Sancho Panza.

VINCENT : Hé Sancho, tu te souviens de la détouillée que j'ai prise ?

Pierre se tourne enfin vers Vincent.

PIERRE : Je m'en souviens parfaitement, tout le monde s'en souvient parfaitement, Vincent. C'était le but. C'est très exactement comme Adolphe, juste là pour qu'on s'en souvienne, pour marquer les esprits. Un sommet d'égoïsme.

VINCENT : Pourquoi ? Parce que j'ai pas voulu partager les fessées !

PIERRE : *(il ouvre le dictionnaire et commence à lire)* ... « Égocentrique, égoïste, intéressé, narcissique. Qui n'est occupé que par son intérêt propre. Qui ne reconnaît d'autre vérité que celle de sa propre existence »... Tu es la définition du mot « égoïste », Vincent.

Silence. On assiste au triomphe de Pierre, qui péroré.

VINCENT : Ben... Tant que tu es dans le dico, regarde donc à « R ».
 PIERRE : ... À « R » ?
 VINCENT : Oui. R comme radin.

Claude éclate de rire.

PIERRE : Quoi ? !
 VINCENT : Tu as trouvé mon adjectif, je cherche le tien.
 PIERRE : Radin ? C'est tout ce qui te vient ?
 VINCENT : Je ne dirais pas que c'est tout, mais ça me vient, oui... Ça me vient même assez vite.

Anna tente de couper court.

ANNA : Bon, alors ça c'est fait : un set partout, match nul ! Et si on faisait une petite pause dans le combat de coqs ?
 ÉLISABETH : Ça serait bien.
 PIERRE : Il n'y a pas de match nul au tennis.
 ANNA : Quoi ?
 PIERRE : Tu as dit : « Un set partout, match nul. » Ça ne veut rien dire.
 ANNA : Tu sais que t'es assez chiant quand tu t'y mets.
 PIERRE : Je suis même très chiant avec le français.
 ANNA : J'oubliais que tu avais le sens des mots et de leur portée.
 PIERRE : On ne se refait pas.

ANNA : Écoute Pierre, j'essayais juste de temporiser. Maintenant, si tu veux absolument retourner dans l'arène te prendre des banderilles, enfile ton collant et fonce, je t'en prie ! Allez, après toi... gros radin !
 ÉLISABETH : Mais arrêtez avec ça ! Pierre n'est pas du tout radin !
 VINCENT : Il est avaro, pingre, chiche, si tu préfères. Il a un problème avec l'argent.

PIERRE : (*à Vincent*) Tu serais généreux et je serais radin, c'est ça ? Tu serais généreux parce que tu as offert un iPod à Myrtille pour ses quatre ans ? Excuse-moi de ne pas avoir ton fric.

VINCENT : C'est sûr que les morceaux de bois ça n'a pas dû te ruiner.

PIERRE : C'était un mikado, connard !

VINCENT : Tu aurais mon fric, ça serait pareil.

PIERRE : Parce que je refuse de pourrir les enfants ?

VINCENT : Parce que tu es incapable de dépenser un sou sans y réfléchir à dix fois. Il suffit de voir comment tu tiens ton porte-monnaie. Ton petit porte-monnaie. Tu le serres tellement qu'à chaque fois que tu sors une pièce, on a l'impression que tu arraches un clou. Tu es une pince, Pierre !

PIERRE : La pince est heureuse de t'avoir invité.

VINCENT : C'est ta femme qui nous a invités.

ÉLISABETH : Pierre n'est pas une pince. C'est même quelqu'un de... de...
 VINCENT : De quoi ? De dépressier ? Enfin Claude, merde, dis quelque chose.
 CLAUDE : (*emmerdé*) Eh bien...

Pierre se tourne vers Claude.

PIERRE : Ah, parce que tu en es toi aussi ? Toi aussi tu trouves que je suis radin ?
 CLAUDE : (*emmerdé*) Je... Disons que tu es quelqu'un qui fait attention.
 ÉLISABETH : Oui, c'est ça ! Il fait « attention » !...

VINCENT : En langage Claude, ça veut dire : « T'es une sacrée pince mon Pierrrot. »

CLAUDE : Je n'ai pas dit que...

PIERRE : Mais tu le penses. C'est bon, Claude. (*Il range le dictionnaire.*) Je suis content de voir que, grâce à moi, vous avez trouvé un terrain d'entente, tous les deux. (*Un temps.*) Maintenant que vous avez cette proximité, cette sincère relation basée sur la franchise, j'imagine, mon petit Claude, que Vincent t'a dit comment il te surnommait ?

Vincent foudroie Pierre du regard.

ÉLISABETH : Pierre ! Ça suffit maintenant.

ANNA : Vous vous valez bien tous les deux ! Vous monopolisez le dîner depuis tout à l'heure. Est-ce que vous vous êtes demandé une seule fois si votre discussion nous intéressait ?

Les garçons ne bronchent pas mais n'en pensent pas moins.

ÉLISABETH : Elle a raison.

ANNA : Est-ce que l'un de vous a au moins félicité Babou pour son dîner ?

VINCENT : Mais bien sûr !

ÉLISABETH : Non.

PIERRE : Mais si on l'a dit !

ÉLISABETH : Ah oui ? Quand ?

VINCENT : Euh... On l'a dit quand tu étais dans la cuisine !

ÉLISABETH : Bien sûr !

CLAUDE : C'est quoi mon surnom, Vincent ?

ANNA : Claude, s'il te plaît, arrête avec ça.

ÉLISABETH : Oui, ne t'y mets pas toi non plus, s'il te plaît.

VINCENT : Laisse tomber.

CLAUDE : J'aimerais bien connaître mon surnom.

ANNA : Non, tu n'aimerais pas le savoir.

CLAUDE : Mais enfin, qu'est-ce que ça peut faire ?

ANNA : Exactement : « Qu'est-ce que ça peut faire ? »

CLAUDE : Je voudrais juste...

ÉLISABETH : (*le coupant*) Pourquoi tu ne veux pas nous faire confiance ?

Arrête avec ça. Tu vauds mieux que ces deux crétins.

CLAUDE : (*plus ferme*) Vincent, quel est mon surnom ?

ANNA : Vincent, je t'interdis...

CLAUDE : Tu lui interdis ! Non mais je rêve !

ANNA : Claude. Arrête. S'il te plaît.

CLAUDE : Je veux savoir !

Un temps.

PIERRE : « La Prune ».

ÉLISABETH : Pierre !

ANNA : Bravo Pierre. Très malin.

CLAUDE : Quoi ?

ANNA : Il t'appelle « la Prune ». Voilà, tu es content ?

CLAUDE : « La Prune »... Comme une contravention ?

ÉLISABETH : (*désolée*) Non Claude, comme une reine-claude.

Tout le monde est interdit.

CLAUDE : La reine-claude ? Je ne comprends pas.

VINCENT : Ça va. Arrête de jouer au con. Tu as très bien compris.

ÉLISABETH : Mais ça ne nous dérange pas. On t'aime comme ça.

Claude regarde ses amis. Il est abasourdi.

CLAUDE : Mais de quoi vous parlez ?

VINCENT : La reine Claude. Tu ne comprends pas ? Vraiment ?

CLAUDE : Non, je ne comprends pas. Vraiment.

VINCENT : Une reine... Une *queen*, une cocotte, une mignonnette, une tata si tu préfères ! Tu as compris, là ?

CLAUDE : (*interdit*)... Tu penses que je suis homosexuel, c'est ça ?

Un temps.

PIERRE : Tu sais Claude, je me sens beaucoup mieux depuis que j'ai avoué pour Moka.

Tout le monde regarde Claude.

CLAUDE : Je suis désolé, mais je ne suis pas du tout homosexuel.

VINCENT : Eh bien, tu es le seul à ne pas le savoir !

ANNA : Vincent !

CLAUDE : Vous avez entendu ce que j'ai dit ?

PIERRE : Tu peux nous le dire...

ÉLISABETH : Après tout, s'il n'a pas envie de nous le dire, ça le regarde. C'est sa vie.

CLAUDE : Mais si je l'étais, je vous le dirais. Ce n'est pas une honte, il n'y a rien à « avouer » ! Mais je ne le suis pas. Je ne vais quand même pas...

VINCENT : (*le coupant*) Écoute, Claude. Tu as trente-huit ans, tu as toujours été célibataire, tu es musicien, tu vis dans le Marais, tu portes de l'orange — qui

porte de l'orange, à part à Guantánamo, mais ils sont obligés — tu fais des claoutis, des manucures, tu écoutes Étienne Daho et tu mets de l'encens chez toi...

CLAUDE : C'est du papier d'Arménie.

VINCENT : Si tu veux. Enfin c'est parfumé.

CLAUDE : Et alors ?

VINCENT : Quelqu'un qui ne mange pas de viande c'est un végétarien. Ce n'est pas un reproche, c'est un constat.

Un temps.

CLAUDE : Mais vous êtes consternants... Je ne sais plus quoi dire devant tant de clichés et de bêtises. J'aimerais les garçons parce que je porte des chemises orange ? Mais vous réalisez ce que vous dites ? J'aime aussi Visconti et Cary Grant, je suis surpris que vous n'en ayez pas parlé.

ÉLISABETH : On ne te jugeait pas.

CLAUDE : Non, bien sûr.

Un silence. Anna rallume une cigarette sans se donner la peine de rejoindre la fenêtre.

VINCENT : Écoute, on s'est trompés visiblement. Pardon !

ANNA : Vincent, ça va...

VINCENT : Je m'excuse. Je ne savais pas qu'il aimait les filles. (*Un temps.*)

Parce que tu aimes les filles, donc ?

CLAUDE : J'en aime une en tout cas.

Stupeur d'Élisabeth et de tout le monde.

ÉLISABETH : Quoi ? Tu as rencontré quelqu'un ?

CLAUDE : Oui.

ÉLISABETH : C'est vrai ?

CLAUDE : Oui Babou.

ÉLISABETH : Mais vous êtes ensemble ? En vrai ?

CLAUDE : Oui.

ÉLISABETH : (*sonnée*) Mais pourquoi tu ne m'en as pas parlé ?

Les traits d'Anna se tendent. Vincent, convaincu que Claude bluffe, surenchérit.

VINCENT : Raconte. Vasy ! Elle est comment, grande, petite ? Brune, blonde ? Gros seins ? Allez, ne sois pas timide, raconte !

ANNA : Arrête Vincent. Tu es lourd maintenant.

VINCENT : Quoi ?! Attends... On a le droit de savoir non ? Allez, raconte !

CLAUDE : Je n'ai pas très envie d'en parler avec toi ce soir.

VINCENT : Ah non, et pourquoi ? Je ne comprends pas bien. Tout à l'heure, tu nous as reproché de jouer des rôles mais dès que la conversation devient sérieuse, tu te planques. Tu te caches. Je ne sais pas si t'es pédé Claude, mais je peux te dire un truc, c'est que tu es un sacré lâche !

Un temps.

CLAUDE : (froid) Qu'est-ce que tu veux savoir, Vincent ?

ANNA : Arrête, Claude, ne rentre pas dans son jeu.

VINCENT : Mais quel jeu ?! Ça fait trente ans qu'on grandit ensemble et on ne sait rien de lui ! Il ne dit jamais rien !... On dirait un greffier.

CLAUDE : Qu'est-ce que tu veux savoir ? Vasy. Pose tes questions.

Anna échange un regard avec lui et s'éloigne, exécutée.

VINCENT : C'est une femme alors ?

CLAUDE : Oui.

VINCENT : Vous êtes ensemble depuis quand ?

CLAUDE : Plusieurs années.

Nouvelle stupeur d'Élisabeth.

ÉLISABETH : Quoi ? Tu es avec quelqu'un depuis des années et tu ne m'en as jamais parlé ?

VINCENT : Elle est belle ?

CLAUDE : Superbe.

ANNA : Arrête Claude. Arrête maintenant. Pas comme ça.

ÉLISABETH : Mais pourquoi tu ne veux pas qu'il nous le dise ?

ANNA : Parce que Babou... Il n'a pas de comptes à nous rendre. C'est sa vie.

PIERRE : (il percute) Mais attends, Anna, tu la connais ?!

Claude et Anna se regardent.

CLAUDE : Oui, Anna la connaît.

VINCENT : Et nous aussi, on la connaît ?

CLAUDE : Oui.

VINCENT : (moqueur) C'est pas Antoine Flemmadon, par hasard ?

Personne ne rit à part Vincent et Pierre.

CLAUDE : Non. C'est quelqu'un que tu connais beaucoup mieux.

Vincent le regarde. Une pointe d'inquiétude commence à poindre.

VINCENT : Comment ça, beaucoup mieux ?

CLAUDE : Beaucoup mieux. Mieux que personne, même.

VINCENT : Quoi... ?

ANNA : Ça suffit maintenant, Claude. Dis-leur la vérité ! (Vincent est ébranlé.

Son regard va de Claude à Anna.) Tu es allé trop loin...

Vincent regarde sa femme. Il a peur d'avoir compris.

VINCENT : (pour lui-même) Oh non...

ANNA : (à Claude) Ça a assez duré. Dis-leur s'il te plaît.

ÉLISABETH : (pour elle-même) Oh non...

ANNA : Dis-leur ou c'est moi qui leur dis.

PIERRE : (pour lui-même) Oh non...

CLAUDE : D'accord. D'accord. Je vais leur dire !

VINCENT : (paniqué, à Anna) Attends, qu'est-ce qu'il va nous dire ?

CLAUDE : Je suis désolé Vincent. Je ne voulais pas que ça se passe comme ça.

VINCENT : Anna. C'est pas possible. Tu... T'as pas fait ça ?

ANNA : J'ai pas fait quoi ?

VINCENT : Ici, toi et lui là-bas, vous...

ANNA : (elle percute) ... Mais non. Non, Vincent, ce n'est pas ça.

VINCENT : C'est sûr ?

CLAUDE : C'est pas du tout ça Vincent, pas du tout.

VINCENT : (vire nerveux) Oh putain ! Putain, tu m'as fait peur ! (Il se rassoit. Il se tient le cœur.) J'ai vraiment cru que...

PIERRE : Moi aussi !

VINCENT : Oh putain !

Tout le monde se détend sauf Élisabeth.

ÉLISABETH : Mais tu es avec qui alors ?

Claude respire un grand coup. Il lui prend la main.

CLAUDE : Babou... Je suis avec Françoise.

ÉLISABETH : ... Françoise qui ?

CLAUDE : Françoise, ta mère.

ÉLISABETH : Hein ?!

Elle comprend, mais pas Vincent...

VINCENT : Quoi, sa mère ?

CLAUDE : Je suis avec Françoise, Vincent.

Vincent regarde autour de lui. Il refuse de comprendre.

VINCENT : Mais putain, c'est qui « Françoise Vincent » ?!

ÉLISABETH : (elle explose) Mais non, « Françoise maman » !

Vincent a peur de comprendre, tout à coup.

VINCENT : Comment ça, tu « es » avec maman ?

CLAUDE : On est ensemble.

Vincent se fige.

VINCENT : Hein ?!

CLAUDE : Vincent, je...

VINCENT : Tais-toi !

Il écarte les bras et lui fait signe de se taire. Il prend la bouteille de whisky.

PIERRE : Oh putain...

Le regard de Pierre, abasourdi, va de Claude à sa femme.

ÉLISABETH : Et moi qui croyais qu'on était proches !

CLAUDE : Mais on est proches, Babou.

ÉLISABETH : Je pensais que tu me faisais confiance. Tu ne m'as rien dit.

CLAUDE : Mais je te fais confiance.

ÉLISABETH : Moins qu'à Anna visiblement.

CLAUDE : Ça n'a rien à voir.

ÉLISABETH : (*à Anna*) Tu savais depuis quand ?

ANNA : Babou. Ce sont vos histoires. Je ne veux pas m'en mêler...

VINCENT : Tu savais depuis quand ?

CLAUDE : Vincent...

VINCENT : (*il lève la main*) Toi, tu m'adresses encore une fois la parole, je te fous ton trombone dans le cul. (*À Anna*.) Tu le sais depuis quand ?

ANNA : Vincent, je comprends que vous soyez blessés. Je comprends même que vous puissiez vous sentir trahis. Mais personne ne voulait vous faire du mal. Personne...

VINCENT : Ne fais pas l'assistante sociale. Je t'ai posé une question ! Tu le sais depuis quand ?

ANNA : Ça changera quoi ?

VINCENT : Ça changera que je veux savoir depuis quand ma femme me ment.

ANNA : Tu dis toujours que tu préfères ne pas tout savoir. Que chacun doit avoir son « jardin secret », « sa part de liberté », « qu'il ne faut surtout pas tout se dire ».

VINCENT : Alors il ne fallait rien me dire !

ANNA : J'ai essayé ! Mais tu n'as rien écouté. Tu n'en as fait qu'à ta tête. Comme d'habitude.

VINCENT : C'est ça, ça va être de ma faute.

ANNA : C'est une histoire entre ta mère et ton meilleur ami. Je comprends que ça puisse être difficile à accepter. Mais ce n'était pas à moi d'en parler. C'était une décision qui leur appartenait. Si tu ne comprends pas ça, alors je ne peux rien pour toi. Et arrête de boire maintenant.

VINCENT : Je bois si je veux.

ÉLISABETH : Elle a raison. Ce n'était pas à elle de nous le dire. (*À Claude*.) C'était à toi.

CLAUDE : Votre mère n'était pas prête. Elle pensait que vous ne comprendriez pas.

ÉLISABETH : Ça n'a rien à voir, ça aurait été une autre, un autre, n'importe qui, je m'en fous, ça aurait été pareil.

VINCENT : Mais de quoi tu parles ?! Il couche avec maman !

ÉLISABETH : Mais arrête avec maman ! « Maman, maman, maman. » T'as plus huit ans ! Grandis un peu ! Ta mère aime un homme, et alors ? Papa n'avait qu'à pas fumer deux paquets de clopes par jour ! (*Vincent est séché*.)

La violence de sa sœur le calme. Claude et moi, on est amis depuis trente ans. Depuis trente ans, il n'y a pas un jour où on ne s'est pas appelés, vus ou écrit. Pas un ! (*Claude esquise un geste qu'Élisabeth esquive.*) Tous ces moments qu'on a passés ensemble, tous les deux, où je me laissais aller à te raconter ma vie, où je me disais : « Vasy ma fille, lâche tout, c'est Claude, tu sais tout de lui, il sait tout de toi... »

CLAUDE : Babou...

ÉLISABETH : Et moi qui me sentais coupable, souvent, si, je t'assure, d'avoir des enfants, d'avoir Pierre, parce que tu étais tellement tout seul, et je m'épuisais à essayer de te trouver quelqu'un, quelqu'un de bien, quelqu'un pour toi, qui aimerait les jolies choses, la musique, qui aurait une fragilité, comme toi... Quelle conne !

Pierre s'approche.

PIERRE : Babou... Essaie de le comprendre... Ce n'était pas contre toi, c'était son secret, c'est tout, il lui fallait sûrement un peu de temps...

ÉLISABETH : Pour qu'un secret existe, il faut être deux, visiblement. (*Elle jette un coup d'œil à Anna avant de revenir à Pierre.*) Je dis juste à Claude que j'aurais aimé être cette personne-là... Parce que moi, je ne lui ai jamais rien caché.

PIERRE : :: Personne ne dit tout, personne ! Tout le monde a des secrets, des moments qu'on ne partage pas, des morceaux de vie cachés.

ÉLISABETH : Il a tout su. Les bons moments, les mauvais, je lui ai raconté les accouchements, les problèmes des enfants, les bobos, les larmes, tout... Même quand tu as eu tes petits problèmes, je lui ai dit.

PIERRE : (*il se décompose*) Quoi ?! Tu es folle ! C'est...

ÉLISABETH : C'est quoi ? Intime ? Privé ? Personnel ? Mais ça sert à quoi les amis si on ne peut pas leur parler de ce qui compte vraiment ? Je revois toutes les nuits qu'on a passées à discuter... Comment tu as pu... ? Comment ?

Elle est rattrapée par les larmes. Pierre se russoit, tout cramois.

CLAUDE : Mille fois j'ai voulu te le dire. Mais je ne pouvais pas.

ÉLISABETH : Alors dis-moi pourquoi tu l'as dit à Anna.

ANNA : On ne m'a rien dit, Claude ne m'a rien dit... Je l'ai su, c'est tout.

L'intervention d'Anna sort Vincent de sa torpeur.

VINCENT : Quoi « tu l'as su » ? Ça veut dire quoi cette phrase ? T'es médium ?

ANNA : Il n'y a pas eu de confiance.

Un temps. Claude crève l'abcès.

CLAUDE : Elle nous a surpris un jour à La Castide.

VINCENT : (*il se met les mains sur les oreilles*) Arrête... Arrête...

CLAUDE : Babou... Il y a des mots qui sont impossibles à dire, j'avais peur de tout abimer, que vous ne puissiez pas comprendre l'amour qu'il y a entre Française et moi... Française, c'est ma...

VINCENT : *(il hurle) STOP ! (Le silence retombe.)* Tu te rends compte que tu parles de maman, là ? Maman. Celle qui t'a accueilli à La Castide quand tu étais petit, celle qui t'a fait des tartines de Nurella et qui t'a payé des Club des cinq pour tes anniversaires ? La femme d'Henri, tu te souviens, Henri, mon père ?

ANNA : Arrête Vincent, tu te tortures, c'est débile.

VINCENT : Je suis débile si je veux, je me torture si je veux.

CLAUDE : Je comprends très bien que tu ne puisses pas comprendre...

VINCENT : Papa t'aimait tellement. Claude par-ci, Claude par-là... Toujours à te plaindre, à te filer un coup de main... C'est ça qui me tue le plus... Tu me dégoûtes !

ÉLISABETH : Écoute Vincent, tu te calmes ou tu t'en vas !

VINCENT : Très bien, je m'en vais.

Il marche jusqu'au portemanteaux.

ÉLISABETH : Non, tu te calmes et tu restes ! C'est toi qui as voulu qu'il parle alors maintenant, on va l'écouter ! *(Vincent commence à enfiler sa veste.)* Vincent !

Tout le monde observe Vincent, qui finit par se rasseoir, très contrarié.

CLAUDE : Il n'y a pas un jour où je ne pense pas à votre père. *(Un temps.)* Je revois toujours ce moment, cette image de tes parents la première fois que je les ai vus... C'était dans l'appartement de la rue Monge, juste avant Noël, ton père était perché sur l'escabeau, il installait des guirlandes sur un immense sapin, enfin il essayait, c'était une catastrophe, et Française riait, ça l'amusait de voir ton père s'emmêler les pinces, et il y avait entre eux une complicité incroyable, vraiment magique, quelque chose que je n'avais jamais vu avant. *(Il reprend son souffle. On sent qu'il est pris par le souvenir.)* Ce jour-là, tes parents m'ont accueilli, vous m'avez tous accueilli. Vous m'avez donné votre amour, votre amitié, et ça sans compter, sans rien demander en retour, jamais. Babou est devenue ma meilleure amie, un prolongement de moi-même, et toi Vincent, tu m'as protégé. Tu t'es toujours foutu de ma gueule, tu t'es toujours tenu à distance, mais tu l'as fait comme un frère. Et Française m'a fait faire de la musique. Ça aussi, je lui dois, en plus de tout le reste. Pendant toutes ces années, elle m'a accompagné, elle m'a permis de devenir quelqu'un. *(L'énerverement d'Élisabeth baisse d'un cran.)* C'est juste après la mort d'Henri que tout a changé. *(Un temps. On entend les mouches voler.)* J'étais en pleine répétition, dans la fosse d'orchestre, mes mains se sont mises à trembler. Ça a craqué,

tout est remonté. J'ai compris que j'aimais une femme que je n'avais pas le droit d'aimer. C'est là que j'ai décidé de ne plus la voir. Pour vous, il fallait que je l'oublie. Pour toi Babou, pour toi Vincent... Alors j'ai décidé de m'éloigner. J'ai accepté toutes les tournées et je suis parti.

ÉLISABETH : *(se souvenant) Au Canada.*

CLAUDE : Oui. Je fuyais. Française n'a pas compris, elle a cru que la mort d'Henri m'avait éloigné d'elle, qu'elle ne comptait plus, que j'avais tout balayé, comme ça, d'un revers de main. C'était tout le contraire... J'ai vraiment essayé de l'oublier, de la chasser de mes pensées, mais plus les mois passaient et plus je dépérissais, plus j'étais incapable de jouer. Alors j'ai arrêté, je suis rentré à Paris. Je devenais fou. Je... *(Pierre prend la main d'Élisabeth. Vincent relève la tête, les yeux rouges.)* Une nuit, j'ai pris la voiture et j'ai roulé sans m'arrêter jusqu'à La Castide. Il fallait que je la voie, il fallait que je lui parle, je ne pouvais plus garder ça pour moi. Je suis arrivé à l'aube. La maison était plongée dans le brouillard, on n'y voyait pas à deux mètres. Il y a eu un bruit de ferraille, un bruit de porte et Française est apparue. Elle n'avait pas l'air surpris, non, elle m'a juste fait signe d'approcher, comme si elle m'attendait, comme si elle m'avait toujours attendu... *(Il s'interrompt. L'émotion est palpable. Tout le monde retient son souffle et se tourne vers Vincent, attendant sa réaction. Vincent, vaincu, hoche la tête en signe d'assentiment. Tout le monde respire. En couragé, Claude reprend.)* On est restés là, je ne sais pas, une minute peut-être ?... dans le froid, l'un face à l'autre. J'étais vidé, épuisé, mais j'étais bien. J'étais là où je devais être. *(Il s'approche de Vincent et pose sa main sur son épaule.)* Tu comprends ? Tu comprends ce que j'ai ressenti ? *(Vincent hoche de nouveau la tête.)* C'était l'évidence. Ça nous a sauté aux yeux. C'était... tellement simple.

Vincent soupire en hochant la tête.

VINCENT : ... Je comprends.

CLAUDE : La pluie a commencé à tomber. Il y avait des gouttes sur le visage de Française, ça ruisselait comme des larmes, ou alors c'était vraiment des larmes, je ne sais pas... Mais c'était beau. *(Élisabeth renifle, sérieusement émue, tout comme Anna.)* Alors Française a pris ma main, et elle m'a dit : « Viens, j'ai envie de toi. »

Sans crier gare, Vincent se redresse et se précipite sur Claude en hurlant.

VINCENT : ENFOIRÉ !!!

Il saute sur Claude. Les deux hommes tombent sur la table basse. La méchouia vole. Élisabeth hurle. Anna et Pierre s'interposent.

PIERRE : Vincent ! Arrête !

Anna et Pierre tirent Vincent en arrière.

ANNA : VINCENT !!!

Vincent se redresse et recule.

VINCENT : Ça va, ça va !

Il s'écarte. Anna aide Claude à se relever. Il saigne du nez. On entend soudain de nouveaux pleurs d'enfant. Elisabeth regarde les assiettes par terre, la blessure de Claude. Une vision du chaos.

ÉLISABETH : (les larmes aux yeux) Bravo. Super. Vraiment merci.

Elle quille la pièce. Anna et Pierre ramassent les bols et les assiettes tombés par terre. Vincent, lui, tourne en rond comme un lion en cage, reprenant son souffle. Claude tente de retenir le sang qui lui coule du nez.

PIERRE : (à Claude) Tu veux de la glace ?

CLAUDE : Non, mais je veux bien du Sopalin.

Pierre attrape le Sopalin sur la table basse et lui tend.

ANNA : (à Vincent) C'est bon ? T'es calmé ?

Vincent acquiesce mais on sent que la tension n'est pas encore retombée. Pierre s'approche de Claude.

PIERRE : (à Claude) Laisse-moi regarder quand même...

ANNA : (à Vincent) Tu te rends compte de ce que tu viens de faire ? Dans quel état tu te mets ?

VINCENT : C'est pas en me disant de me calmer que je vais me calmer...

PIERRE : (à Claude) Tu saignes de la bouche aussi...

ANNA : (à Vincent) Ah parce qu'il ne faut rien te dire en plus ?!

VINCENT : Anna, c'est bon.

ANNA : Non, c'est pas bon du tout. Regarde ce que tu as fait.

CLAUDE : Ça va Anna, c'est rien.

ANNA : Il t'a péti la gueule, merde ! Arrête de le défendre ! Tu vas peut-être bien mais moi pas. Je veux qu'il te fasse de vraies excuses, et crois-moi il va le faire.

VINCENT : Sinon quoi ?

Pierre regarde la bouche de Claude.

PIERRE : J'ai l'impression que tu as un petit bout de dent cassé...

ANNA : Sinon quoi ? Tu veux jouer à ça ? Fais attention, Vincent.

VINCENT : C'est lui qui devrait s'excuser.

PIERRE : (à Claude pour démentir l'atmosphère) Tu vas pouvoir faire la petite souris !

VINCENT : C'est lui qui a commencé.

ANNA : C'est lui qui a commencé ? Je rêve ! Tu t'entends ? (Vincent hausse les épaules.) C'est pas toi qui parles comme ça, c'est pas possible ! C'est pas

l'homme avec qui je vis depuis deux ans. L'homme que j'aime. Parce que tu l'as compris, ça, que j'étais amoureuse ? Et que c'est pour ça que ça fait une heure que j'essaye de pas te détester... Mais c'est de plus en plus dur.

VINCENT : Tu préfères quand je suis puénil, égocentrique et que je fais des grimaces ?

Anna regarde Vincent en secouant la tête.

ANNA : Et c'est de toi que j'attends un enfant ?

VINCENT : C'est ce que tu m'as dit en tout cas.

ANNA : Pardon ?

PIERRE : SOS dentiste, ça existe ?

CLAUDE : Ça va, Pierre, ça va...

VINCENT : (à Anna) Je ne sais pas, tu as peut-être d'autres révélations à me faire ?

ANNA : Pardon ?

PIERRE : (à Claude) Ton nez coule drôlement. Tu devrais lever le bras, comme ça... (Claude accepte de lever le bras.) Voilà.

ANNA : (à Vincent) Je ne t'ai jamais menti sur nous. Jamais.

VINCENT : Et comment je peux en être sûr ? Je vais être comme saint Thomas, moi maintenant, je ne croirai que ce que je verrai.

ANNA : Eh bien, continue comme ça et c'est ton fils que tu ne verras pas. (Vincent ricane.) Ça te fait rire ?

Vincent arrête de rire.

VINCENT : Qu'est-ce que tu veux ? Que je lui demande pardon ?

ANNA : Oui.

VINCENT : Ok... Claude, je suis vraiment désolé. Je n'aurais pas dû te mettre mon poing sur la gueule même si tu l'as amplement mérité.

CLAUDE : Je suis désolé que tu le prennes si mal, mais je n'avais pas d'autorisation à te demander.

VINCENT : Ça ne m'a pas échappé.

CLAUDE : Nous sommes deux adultes, Françoise et moi...

VINCENT : Surtout elle.

ANNA : Vincent !

VINCENT : Quoi, ils ont trente ans d'écart !

ANNA : Je comprends mieux pourquoi Françoise ne voulait rien vous dire. (Vincent fait un pas vers Anna.)

VINCENT : Ah parce que vous en avez parlé en plus ?!

ANNA : Oui, des dizaines de fois. Je leur disais de vous faire confiance, que vous comprendriez... Mais visiblement, j'avais tort. Regarde-toi !

Élisabeth revient.

ÉLISABETH : Si vous pouviez arrêter de hurler maintenant ?! Les enfants sont couchés et j'aimerais en faire autant. *(Elle traverse la pièce et commence à débarrasser. Son entrée a jeté un froid. Elle commence à empiler les assiettes quand le téléphone sonne. Elle décroche, un plat vide à la main.)* Allô... Ah, salut maman ! *(Tout le monde se regarde.)* Ah non... Tout va bien, tout s'est très bien passé. L'ambiance était très bonne... Le dîner était très bon. Oui j'ai suivi ta recette, tout le monde s'est régalé. J'ai le plat entre les mains, il n'en reste plus une miette... Les raisins ? Ni gonflés, ni fipés, peut-être un peu écrasés maintenant qu'ils sont sur la moquette... Pourquoi ? Écoute, ce serait un peu long de rentrer dans les détails, mais en gros, après que Vincent nous a annoncé qu'il voulait appeler son fils comme Hitler, lui et Anna — qui est encore arrivée avec une heure de retard — nous ont avoué ce n'est pas grand-chose à côté du meurtre de Moka, mais quand même. Moka, maman, le chien de Bibiche ! Ah j'oubliais... Ton fils chéri, qui ne peut pas blairer les Rozenthal et tonton Hector, pense venir à La Castide le week-end du 36-37. Remarque, maintenant qu'il a pété le nez de ton amant, il a peut-être changé d'avis. De Claude, maman ! Pourquoi, tu en as d'autres ?... Je te le passe. C'est maman.

Élisabeth passe le téléphone à Claude et part dans la cuisine.

CLAUDE : D'accord... Oui et non... Je te rappelle... D'accord... Moi aussi.

(Il raccroche. Élisabeth revient avec une éponge.) Françoise vient à Paris demain.

ÉLISABETH : Elle rentre plus vite que quand il s'agit de ses petits-enfants.

PIERRE : Babou, tu devrais la rappeler pour t'excuser.

ÉLISABETH : Pour m'excuser ? Tu veux que je demande pardon à ma mère ? Toi ?

PIERRE : Écoute Babou...

ÉLISABETH : Et moi ? Qui va me demander pardon à moi ? Tu vas me demander pardon, Pierre ?

PIERRE : *(perché)* ... Te demander pardon ?

ÉLISABETH : Oui, Pierre, solliciter mon indulgence, faire acte de contrition, demander une preuve que je t'aime encore malgré toutes les vacheries que tu m'as faites. C'est ça le pardon, non ?...

PIERRE : Mais euh...

Élisabeth s'approche de Pierre, qui la regarde avec des yeux exorbités.

ÉLISABETH : C'est quoi cet air ahuri ? Je suis folle moi aussi, c'est ça, ou c'est juste du langage corporel pour que les autres comprennent bien que tu ne sais pas du tout de quoi je parle ?

PIERRE : Mais je...

ÉLISABETH : Tu penses que tu vas te dédouaner avec tes yeux ronds, que ça va faire la blague, qu'on va se dire : « Oh ! là, là ! le pauvre avec sa bonne femme hystérique qui lui fait des scènes » ? Pfff... Tu verrais ta gueule, Pierre. Tu as la même gueule que les élèves de collège quand ils trichent, qu'on les prend sur le fait mais qu'ils nient quand même... Le livre de grammaire est bien posé sur leurs genoux, la formule mathématique est bien écrite au Bic dans la paume de leur main, mais pourtant leurs yeux disent : « Non, non, non, je ne sais pas du tout de quoi vous parlez madame-euh... » Tu veux nier l'évidence, Pierre ? L'évidence de toutes les crasses que tu m'as faites ?

PIERRE : *(désespéré)* Mais quoi ? Quelles crasses ? De quoi tu parles ?... Qu'est-ce que tu voudrais que je te dise ?

ÉLISABETH : Tu pourrais avoir un peu de courage et me dire : « Babou, c'est vrai, pardonne-moi. C'est vrai... C'est vrai que je t'ai demandé de renoncer à ta thèse pour que je puisse écrire la mienne, et que bon, oui, j'ai repris ton sujet parce que tu avais pris de l'avance et que c'était pas la peine de gâcher les mois de recherches que tu t'étais tapés à la bibliothèque Sainte-Genève... Pardonne-moi... C'est vrai ma Babou que tu m'as beaucoup aidé au début, en corrigeant les copies à ma place et que je ne t'ai jamais remerciée, mince, pardonne-moi... C'est vrai que je t'ai suppliée de me faire des enfants parce que les enfants il n'y a rien de plus beau mais que je ne m'en suis quand même jamais occupé, enfin si, le dimanche soir, parfois, ça me prend, je joue un quart d'heure avec eux, je les énerve bien en faisant le fou, là, juste avant qu'ils aillent se coucher et qu'après je te les laisse sur les bras, surexcités, trempés de sueur, avec les cartables à préparer, les histoires à raconter, les doudous à retrouver, les pipis et les cauchemars et que je vais m'enfermer dans mon bureau, parce que bon, quand même, faut pas déconner, les chiards ça va cinq minutes mais je n'ai pas fini l'article hyperintéressant sur Derrida dans le dernier numéro de *Tel Quel*... Pardonne-moi, pardonne-moi je t'en supplie. C'est vrai ma Babou, c'est vrai tout ça. C'est vrai que j'ai un peu honte de toi, aussi, avec ton petit poste dans ton petit collège de ta petite banlieue, alors je trouve toujours mille et une excuses bidons pour que mes confrères, mes éminents confrères, avec leurs palmes académiques, leurs titres ronflants, leur chaire de littérature comparée et leur mépris généralisé pour le commun des mortels, te croisent le moins possible... Parce que ça ne joue pas en ma faveur, ça ne me fait pas briller cette épouse mal fagotée qui a quand même un gros cul, en plus, depuis la naissance du petit... Pardonne-moi, Élisabeth, pardonne-moi... » Alors qui va me demander pardon, à moi ? Qui va me demander pardon ? Pas toi, Pierre, visiblement. *(Une fois Pierre fusillé, elle se tourne brièvement vers*

Claude.) Bon... Toi Claude, je ne te dis rien parce que tu sais déjà tout, même si l'inverse n'est pas vrai. (*Elle plante son regard dans celui de Vincent*.) Et toi Vincent ? Tu vas me les dire enfin, les mots que j'attends ? Tu vas reconnaître qu'on t'a tout passé depuis que tu es né, toi le fils à sa môman, le petit clown à son pôpa qui avait le droit d'être nul à l'école, qui avait le droit de sortir de table sans demander la permission, qui avait le droit marrant Vincent, il est très éveillé pour son âge, ah ce qu'il est rigolo dans son petit costume de *cow-boy* !, oh ce qu'il est beau avec sa mère rebelle !, et puis il joue drôlement bien au tennis, t'as vu ? C'est fou ce qu'il plaît aux filles, mais c'est que ça doit être fatigant d'être un petit *play-boy*, oh le chouchou ! il faudrait pas qu'il s'épuise en débarrassant la table, ta sœur va le faire ne t'inquiète pas mon gros bébé, ça la dérange pas, elle aime ça même, jouer la bonniche ta godiche de sœur, ne t'inquiète surtout pas mon petit Vincinou, on veille sur toi et tu peux faire toutes les conneries que tu veux, on te pardonne d'avance... Alors ça fait tilt, Vincent ? Oui ? Non ? Pas de pardon en perspective ? Parfait. C'est bien. On est tous pareils, alors, on est dans le non-pardon ce soir. Pas trop déçu, Pierre ? On devra faire avec, hein ? Tant pis, ça nous aurait libérés, sûrement, mais c'est comme ça. Alors moi je vais prendre mon aigreur, mon dégoût et ma rancune, et tous les quatre on va aller se coucher en vous laissant la vaiselle pour une fois. Pierre, tu es sur le canapé, tu y restes. Si les enfants pleurent, c'est pour toi. Moi, je vais prendre une boîte de Temesta et dormir pendant deux jours. Allez tous vous faire foutre et bonne nuit.

Elle quitte la pièce.

VINCENT : (*à Claude*) J'espère que tu es fier de toi.

ANNA : C'est bon, Vincent, n'en rajoute pas.

Un temps.

CLAUDE : Je vais rentrer.

PIERRE : T'es sûr que ça va ?

CLAUDE : Oui oui.

ANNA : (*à Claude*) Je vais te raccompagner.

VINCENT : Quoi ?

ANNA : Je prends le 4 x 4, tu as trop bu. Tu prendras un taxi.

VINCENT : Si tu franchis cette porte...

ANNA : Si je franchis cette porte tu feras quoi ? Tu me taperas dessus, comme sur ton pote ? (*Elle prend sa veste et son sac*.) À tout à l'heure quand tu seras calmé. Sinon c'est pas la peine.

Pierre les raccompagne. Des bises glaciales sont échangées. Anna et Claude sortent. Pierre referme la porte.

VINCENT : Non mais je rêve !

PIERRE : Vincent...

VINCENT : Non mais tu l'as entendue ? (*Pierre opine de la tête mollement. Il s'assoit.*)

Mais qu'est-ce qu'elles lui trouvent, toutes, à ce mec ? !

Pierre hausse les épaules.

PIERRE : Je sais pas... Musicien...

VINCENT : Tromboniste ! Comment on peut jouer du trombone ? C'est quand même un instrument de fanfare, non ?

PIERRE : (*il s'assied et soulève la bouteille de rosé de Claude*) Tu en veux ?

VINCENT : (*il s'assied à son tour et lui tend son verre*) Elle veut l'avoir toute seule son gamin ? Très bien. Parfait. Qu'elle se démerde toute seule pour une fois ! On va bien se marrer ! (*Il boit une gorgée de rosé et grimace.*) Beurk... c'est celui de Claude ! Il est comme son vin, c'est un petit-gris... (*Nouvelle gorgée.*) C'est vrai quoi... il est sinistre. Tu l'as déjà entendu dire un truc marrant ?

PIERRE : Non... Mais c'est souvent comme ça les beaux-pères.

VINCENT : (*amusi malgré tout*) Enfoiré. (*Ils sourient tous les deux.*) Dire que j'ai fait exprès de perdre au poker pour lui filer un peu de fric !

Ils sourient à nouveau.

PIERRE : Je crois que je vais aller voir Babou. (*Pierre se lève.*) Tu veux rester un peu ?

VINCENT : Je vais aller à l'hôtel, t'embête pas.

PIERRE : Ne sois pas idiot, reste. Je vais voir Babou et je reviens.

Il sort et revient avec une couverture.

VINCENT : Merci... Mais c'est juste pour ce soir, alors.

PIERRE : Tu vas voir, il est très bon ce canapé. (*Il déplace les coussins. Vincent déplace la couverture.*) Je peux mettre le radiateur si tu veux.

VINCENT : Ça ira.

Il s'allonge.

PIERRE : T'es sûr ?

VINCENT : Oui, oui, ne t'inquiète pas, je suis très bien.

PIERRE : Tu veux que j'éteigne ?

VINCENT : Aïe !

PIERRE : Ça va ?

Vincent passe la main derrière son dos.

VINCENT : Je crois que j'ai retrouvé tes clés.

Il sort les clés de sous la couverture et les lui lance.

PIERRE : Ah ! Génial ! Merci.

VINCENT : Tu me donnes ta reconnaissance éternelle, alors ?

PIERRE : Je te la prête. Je suis une pince, n'oublie pas. *(Ils se sourient.)* Essaie de dormir un peu, au moins.

VINCENT : Toi aussi. *(Après une hésitation, ils se donnent une accolade.)* Bonne nuit, Sancho.

PIERRE : Bonne nuit, Don Quichotte...

Ils se regardent un instant en silence. Puis Pierre tourne les talons vers le couloir.

VINCENT : Pierre ? *(Pierre se retourne.)* Tu savais que Gary Grant était homosexuel ?

PIERRE : Oui. Oui. Mais on dit Cary. Cary Grant.

Pierre fait un dernier geste de la main et quitte la scène. Vincent reste seul sur le canapé. Son regard tombe sur Adolphe de Benjamin Constant. Il finit par le prendre et commence à le feuilleter. Alors que la lumière baisse lentement, Vincent prend une dernière fois la parole.

VINCENT : Cette nuit-là, le crâne lourd d'un imputoyable mélange grand cru-piquette, le dos broyé par l'épouvantable canapé de Pierre, tentant de lire les premières pages du roman de Benjamin Constant, je ne doutais pas que notre famille ait atteint une sorte de point de non-retour. Il me suffisait de me souvenir de certains mots prononcés et de certains coups portés, pour savoir qu'il y aurait un avant et un après, et que chacun d'entre nous garderait un souvenir contrasté de ce buffet marocain... Pourtant, la vie reprit son cours et quand, quatre mois et six jours plus tard, Anna perdit les eaux au cours d'un conseil d'administration crucial en présence des fameux Coréens, aussi bien Babou, Pierre, maman que Claude se précipitèrent à la clinique pour faire la connaissance de notre fils... Mais voilà, il n'y eut pas de fils. *(Un temps.)* On ne dira jamais assez que l'échographie est une affaire d'interprétation, et que parfois, c'est ainsi, un petit doigt peut passer pour un pénis et qu'à partir de là, tout s'enchaîne inexorablement. En effet, après douze heures d'un combat acharné sous péridurale, Anna Caravati mit au monde, sous les yeux ébahis de son compagnon ému aux larmes (malgré le bonnet de plastique ridicule dont on l'avait affublé), une magnifique petite fille. *(Un temps.)* Passé la stupéfaction, passé ma bordée d'injures sur l'incompétence de l'Assistance publique, passé la certitude qu'il faudrait repeindre en rose la chambre bleue, et se taper de racheter l'intégralité des affaires du bébé, c'est tout au bonheur de tenir dans nos bras ce petit être tout neuf que nous nous sommes rendu compte que nous n'avions plus de prénom. Nous étions là, tous les deux essorés, pris de court comme jamais quand Anna a eu l'idée, la bonne idée, celle qu'il fallait avoir... Comme quoi, la mère de mon enfant est vraiment une fille formidable... Dans la salle

d'attente, au milieu des infirmières et des cris, j'ai retrouvé tout le monde. Ils étaient là, le cœur battant, à me demander : « Alors ? Alors ? » J'avais une boule dans la gorge quand je leur ai répondu : « Alors c'est une petite fille, et elle va s'appeler Française. » Babou a éclaté en sanglots, Pierre a poussé un cri de joie, maman m'a serré longuement dans ses bras, et Claude, lui, m'a dit en me prenant la main : « C'est une idée formidable, Vincent. » *(Un temps.)* Et c'est là que sur le visage de mon ancien ami et nouveau beau-père, subrepticement, insidieusement, j'ai cru voir une grimace... Non, pas une grimace. Plutôt une petite moue.

FIN

Commentaires

En toute inconscience

Entretien avec Bernard Murat

C'est à une pièce très inscrite dans son époque que s'attaque Bernard Murat avec *Le Prénom*. Et c'est en fin connaisseur de la complexité des rapports humains qu'il aborde cette comédie grinçante et jubilatoire.



Judith El Zein, Patrick Bruel, Guillaume de Tonquédec, Valérie Benguigui, Jean-Michel Dupuis et Bernard Murat. © Pascal Victor

L'avant-scène théâtre : Comment vous êtes-vous décidé à monter cette pièce ?
Bernard Murat : Je me suis beaucoup amusé dès ma première lecture, ce qui pour moi est très important. J'ai trouvé la construction intéressante et l'écriture rare. Les deux auteurs ont vraiment le

B. M. : Comme je sais qu'il aime bien jeter un oeil aux textes que je suis en train de lire, et comme je pensais qu'il pouvait être formidable dans une pièce comme celle-ci, je la lui ai donnée. Il l'a lue lors d'un voyage aux États-Unis. Dès sa descente de l'avion, à Los Angeles, il m'a appelé pour me dire qu'il voulait la jouer. J'ai ensuite fait le tour des gens avec lesquels je voulais travailler : Jean-Michel Dupuis, qui m'avait fait forte impression dans *La Danse de l'albatros* de Gérard Sibleyras au Théâtre Montparnasse, Valérie Benguigui avec laquelle j'ai travaillé et que j'adore. Puis sont venus Guillaume de Tonquédec, que j'avais beaucoup apprécié aux Mathurins quand nous avons présenté *Le Jardin* de Brigitte Buc, et Judith El Zein, que j'ai découverte dans le dernier film avec Patrick Bruel. Je suis ravie de cette distribution, et je trouve que le travail des répétitions a été très fructueux. Les acteurs sont inventifs, rapides, et ont immédiatement compris l'esprit de la pièce.

AST : Quels sont les pièges à éviter pour un metteur en scène avec une pièce comme *Le Prénom* ?

B. M. : Pour un metteur en scène, le danger de ce genre de pièce, qui se déroule le temps d'un dîner, dans un lieu unique, c'est de s'enliser dans la conversation. C'est une chose dont j'ai appris à me méfier dès le Conservatoire ou à la Rue Blanche, quand on nous faisait travailler sur Marivaux. Si l'on ne parvient pas à mettre derrière les mots la situation profonde, on ne s'en sort

pas. C'est pourquoi, aujourd'hui encore, ma direction d'acteurs est obsédée par la recherche des enjeux de tel ou tel moment de conversation. Quand on parvient à identifier le moteur sous-jacent de la pièce, l'on quitte le strict domaine de la conversation pour aller dans celui de l'urgence, de l'action : chaque personnage suit un trajet particulier en fonction du but qu'il cherche à atteindre et, au théâtre, ces buts sont le plus souvent en opposition. Il ne faut jamais oublier cela. Quand le texte est bien écrit, comme c'est le cas avec *Le Prénom*, les acteurs peuvent avoir la tentation de se laisser séduire par la forme : or il ne faut pas dire les choses mais les vivre ! Je redis souvent qu'il faut penser *ce qu'on dit* et non pas *à ce qu'on dit*. C'est à cette unique condition que cela peut sonner juste aux oreilles du metteur en scène puis du public.

AST : Comment se traduit sur la scène cette injonction à vivre les choses ?

B. M. : Cela doit passer par le corps. Toutes ces situations doivent créer en chacun des ébranlements, des malaises, et cela doit se produire chez l'acteur en toute inconscience. La direction d'acteurs est à mes yeux une tentative de faire surgir l'inconscient dans le jeu de l'acteur, la prise d'inconscience, et pas seulement jouer ce qui est dit. Il faut éviter tout pléonasme et faire confiance à l'auteur ! La situation est certes ce que doit résoudre le metteur en scène, mais ce n'est pas suffisant : il faut aussi mettre à jour des couches

Le sens d'une vocation

Rencontre avec Patrick Bruel

Patrick Bruel n'était pas revenu au théâtre depuis *Le Limier*, en 2002-2003. Pourtant les propositions étaient très nombreuses. Il a été séduit par la pièce, très drôle, et par le rôle de Vincent, très intéressant... Août à Paris : reprise des répétitions au Théâtre Édouard VII. Patrick Bruel est une star mais il a gardé la simplicité des très grands artistes. Ponctuel, disponible, sincère. Heureux, visiblement, d'avoir trouvé la bonne pièce, le rôle qui convient à sa personnalité comme à son chemin, et le juste créneau. La chanson, le cinéma, le poker, la famille, il ne veut rien sacrifier, ni personne. Lorsqu'il a lu *Le Prénom*, il y a déjà des mois et des mois, il s'est beaucoup amusé. Pour le reste, il s'est organisé. Le théâtre aussi !

L'avant-scène théâtre : Sur quels critères un artiste aussi occupé que vous se décide-t-il à revenir au théâtre ?
Patrick Bruel : Le plaisir de la lecture d'une pièce qui ne vous laisse aucun doute, dans un lieu aussi exceptionnel que le Théâtre Édouard VII, sous le regard bienveillant de tous les gens qui font vivre ce théâtre, Bernard Murat en tête. Il y a longtemps que nous voulions travailler ensemble.

AST : Le Prénom est donc la pièce que vous attendiez ?

P. B. : Je l'ai trouvée irrésistible et forte à la fois ! Elle est bien construite. Il y a toujours cette figure du trois contre un qui donne un rythme très particulier. Le point de départ du dysfonctionnement provisoire de cette belle entente, la discussion sur les prénoms, provocation ou conviction... ? À la relecture, le personnage de Vincent m'a encore plus intéressé. J'ai vu comment, à tra-

AST : Qui est Vincent selon vous ?

P. B. : C'est un homme qui a réussi, qui est heureux, de bonne humeur, taquin, joueur. Il va être père. L'échographie a révélé un petit garçon. Il attend sa femme pour ce dîner entre amis. Un débat se déclenche dont il ne mesure pas les conséquences... En dévoilant le prénom de son futur enfant, il ignore qu'il va ouvrir une brèche et que des sentiments, des antagonismes, des mésententes, des oppositions, des haines vont surgir qu'il ne soupçonnait même pas... Et, à tour de rôle, chaque personnage va s'en prendre « plein la gueule ».

AST : Comment avez-vous trouvé un créneau pour le théâtre, entre vos

de vies différentes qui font qu'à un moment donné, un personnage dira telle réplique sur telle intonation et que cela apportera des nuances essentielles au sens général de la pièce. Et ces nuances sont justement les marques de la complexité cérébrale, voire viscérale, d'un individu et de la manière dont il s'inscrit dans un certain tissu social, avec son vécu et ses fantasmes.

AST : La pièce semble débiter de manière paisible, avant de devenir plus tendue. La voyez-vous autrement ?

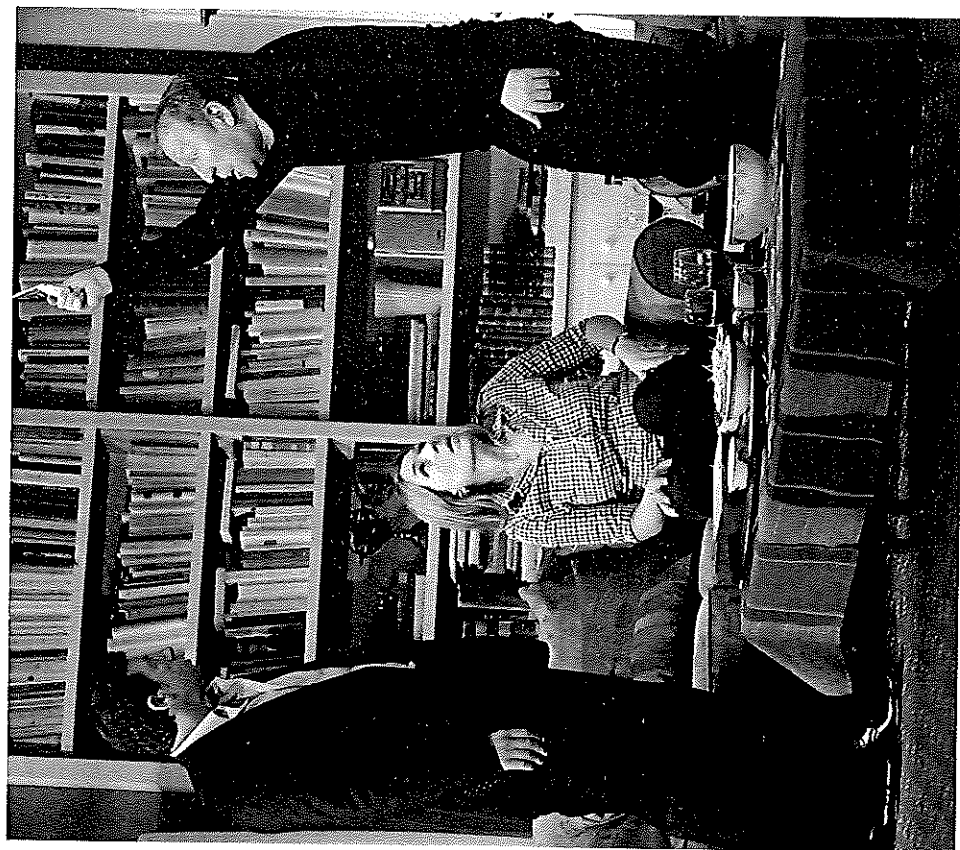
B. M. : Oui, car j'aperçois dès le début de la pièce les signes des microcrises qui agitent le couple qui reçoit à dîner, ce qui contraste de manière assez drôle avec la voix *off* qui commente la situation. Que se passe-t-il en réalité ? Des clés ont été égarées, et cela provoque une étrange tension. De la part des auteurs, cette histoire de clés est une métaphore très habile : le personnage cherche en réalité les clés des relations humaines — il demande d'ailleurs l'aide de tout le monde pour retrouver le trousseau — et, symboliquement, ne retrouve ses clés qu'à la fin, quand les vérités, même les plus blessantes, ont été dites. C'est dans ce climat initial de tension que le personnage interprété par Patrick Bruel va provoquer les autres invités sur le choix du prénom de son futur enfant, comme pour faire une blague. Mais plus les autres réagissent de manière politiquement correcte, plus il va forcer le trait de sa provocation, jusqu'à ne plus contrôler la situation. Tout finit par éclater.

AST : Sur quel décor vous appuyez-vous ?
B. M. : Le décor doit être réaliste. La pièce se déroule sur un plan de coupe : la maison est coupée en deux pour que l'on voie ce qui se passe à l'intérieur. Dans ce théâtre-là, il faut que le public soit presque placé en situation de voyeur. Le décor, mais aussi bien évidemment le jeu des acteurs, doit donc être d'une sincérité et d'une crédibilité totales, sans effet particulier autre que ceux induits par la situation et l'état psychique et physique des personnages. Le décor aide les acteurs à parvenir à cela. Plus concrètement, la pièce se déroule un soir à la fin de l'été, dans un appartement d'intellectuels très « bobo » : la lumière sera belle et chaleureuse, les livres nombreux, l'atmosphère *cosy*. Ce n'est pas un théâtre de symboles qui demanderait une scénographie métaphorique mais une critique bien réelle de la société d'aujourd'hui et qui, ce faisant, aborde des problèmes éternels.

AST : La pièce porte d'ailleurs un regard assez féroce sur les relations humaines...

B. M. : Elle est même très méchante. Mais cet humour noir se révèle irrésistible. C'est par un jeu très vrai, naïf et dramatique à la fois, que l'on donnera au public le signal qu'il peut rire de cette pièce. L'affiche de Claire Bretécher me guide aussi pour « trouver » ce spectacle. Elle m'a fait là un très beau cadeau.

Propos recueillis par Olivier Celik

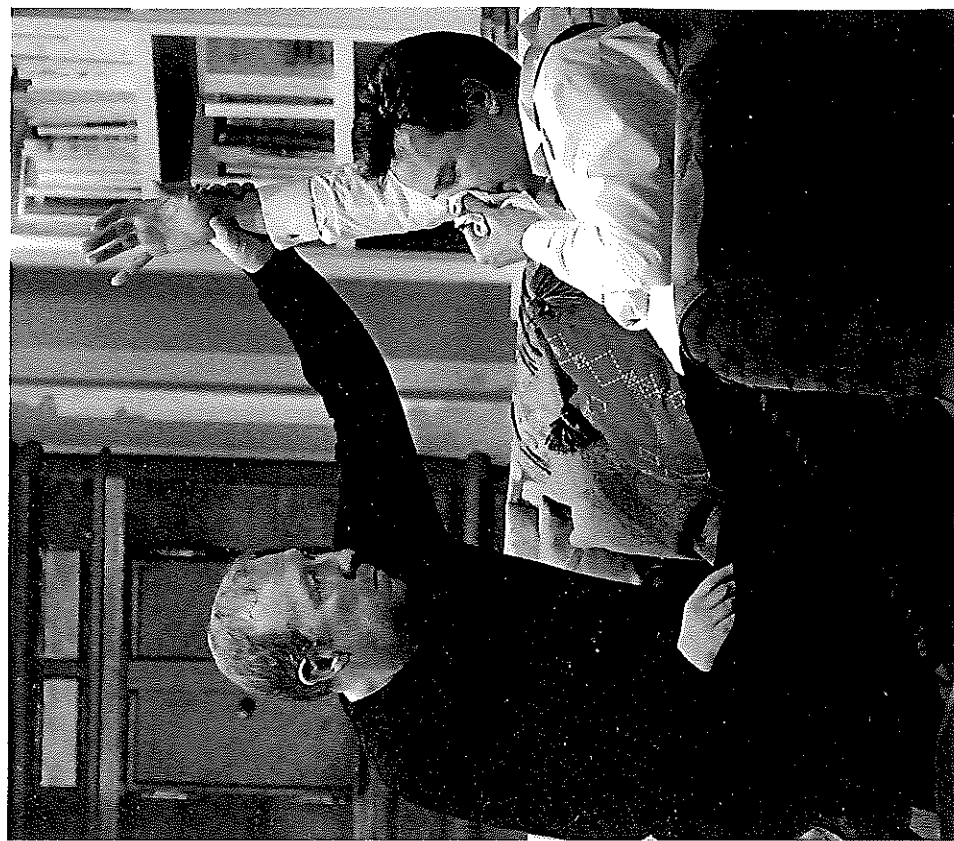


Patrick Bruel, Valérie Bérigault et Jean-Michel Dupuis. © Pascal Victor

multiples responsabilités et activités : votre famille, le cinéma, la chanson, le poker, les engagements personnels ou publics... ?

P. B. : La priorité, ce sont mes deux enfants de sept et cinq ans. De jouer à

Paris jusqu'au 23 janvier me permet de les voir encore plus, de les accompagner et d'aller les chercher à l'école, de passer du temps avec eux. Le théâtre ne m'empêche pas de tourner, d'écrire des chansons. Quant aux



Jean-Michel Dupuis et Guillaume de Tonquédec. © Pascal Victor

tournois de poker, on verra cela l'année prochaine.

AST : Connaissez-vous vos partenaires ?

P. B. : Je voulais depuis des années travailler avec Jean-Michel Dupuis. A

plusieurs occasions, j'ai cherché à rapprocher nos trajectoires en partageant des lectures... Nous y sommes ! J'en suis très heureux. J'ai connu Guillaume sur un épisode de *Fais pas ci, fais pas ça* dans lequel je jouais mon sosie. Judith était

la femme de Pascal Elbé dans le film d'Arcady *Comme les cinq doigts de la main*. Quant à Valérie, c'est une belle rencontre et c'est une sœur « vraiment chouette » ! Bernard Murat a une oreille « actorale » très aiguisée. Tout ce petit monde s'entend à merveille ; je pense qu'on va bien se marrer.

AST : Finalement, cette pièce n'est que la quatrième que vous interprétez alors que vous avez tourné une quarantaine de films ! Quel sens a le théâtre dans votre carrière ?

P. B. : Le sens de l'origine, de la vocation ! J'ai grandi dans une famille où nous allions au théâtre, au cinéma. Nous écoutions de la musique, nous parlions littérature. Je me souviens de mes premières émotions « dramatiques » : à six ans j'ai vu *L'Idiot* de Dostoïevski au Théâtre de l'Atelier. Dans le rôle-titre, Philippe Avron, Charles Denner dans le rôle de Rogojine et Catherine Selliers... Pourquoi aije été si profondément impressionné par Rogojine ? Qu'avais-je vraiment compris ce soir-là ? Je ne sais pas mais quelque chose s'était passé. C'était le temps où j'étais « fils unique », et ma mère m'emmenait partout avec elle.

AST : Avez-vous d'autres grands souvenirs de représentations ?

P. B. : On allait beaucoup au cinéma : à dix ans j'ai vu *Z*, *Le Messager*, *Il était une fois dans l'ouest...* et tant d'autres films... Toujours avec maman, à huit ans, *Aïda* dans les Arènes de Vérone. L'année suivante : *Tosca* à Rome, aux Thermes de

Caracalla. À la même époque, j'ai eu la chance de voir Reggiani à Bobino. Puis coup de foudre avec Brel, surprenant à l'âge du *Manège enchanté*. Même si j'aimais Zébulon, je préférerais *Amsterdam* et *Jeff* ! Un peu plus tard, Brassens. Puis Barbara... Celle qui a bercé mon enfance, mon adolescence, et que j'ai eu la chance de rencontrer des années plus tard... un moment exceptionnel.

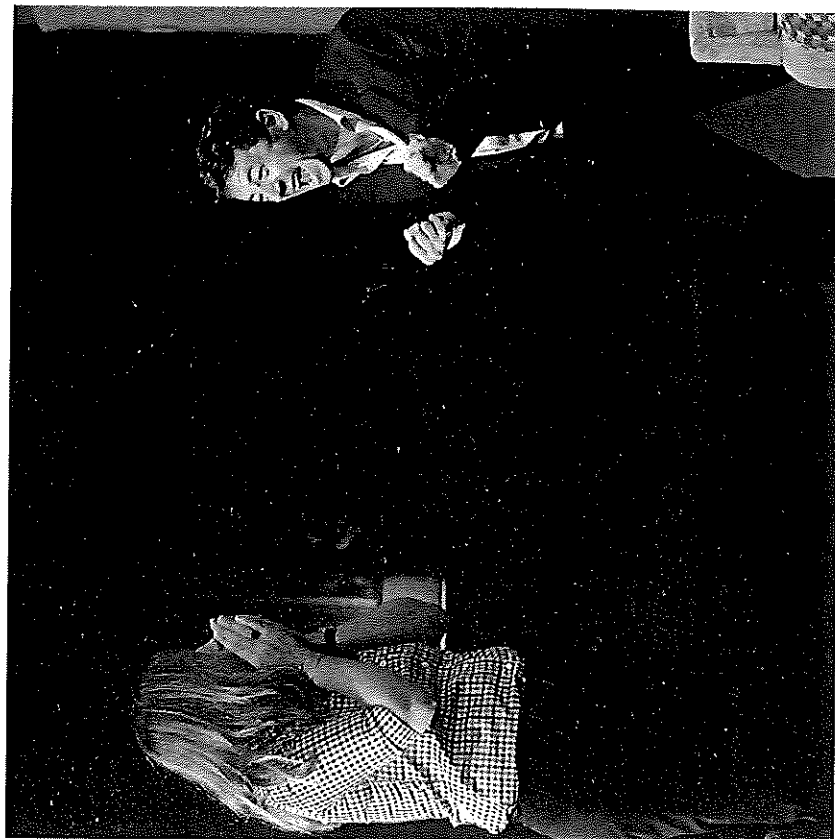
AST : Vous n'avez donc reçu aucune formation dans un quelconque cours d'art dramatique ?

P. B. : Pas vraiment ! J'étais au club-théâtre du lycée Henri-IV, je participais aux spectacles de fin d'année en jouant des pièces le plus souvent de Molière. Parallèlement, un professeur de musique exceptionnel avait conseillé à ma mère que j'apprenne le solfège et le piano. Vers quinze ans, je me suis mis à la guitare... joli moyen de faire des rencontres...

AST : Mais comment est née en vous la vocation pour le métier d'artiste ?

P. B. : À six ans, je chantais Brel et les Beatles devant ma glace et je jouais Rogojine dans le salon, enroulé d'un drap... Tout le monde devait m'écouter ! Mes grands débuts.

AST : Dans *Le Figaro*, en septembre 1981, à propos du *Charimari*, le grand critique Pierre Marcabru vous découvre et vous loue. Il écrit que vous mettez « la salle en joie avec d'énormes grimaces et un aplomb terrible ». « À surveiller », ajoutez-il. Pas mal !



Valérie Benguigui et Patrick Bruel. © Pascal Victor

P. B. : Un grand merci à Pierrette Bruno de m'avoir tellement fait confiance.

beaucoup apprécié ce travail et cette belle aventure.

AST : Comment *Le Limier* en 2002 à la Madeleine est-il venu à vous ?

AST : Vous vous engagez jusqu'au 23 janvier, plus de quatre mois... Vous restera-t-il du temps pour autre chose ?

P. B. : C'est Louis-Michel Colla qui a été déterminant, très convaincant. Une lecture m'a rassuré et la proposition de jouer face à Jacques Weber ne se refusait pas, c'était un projet formidable, j'ai

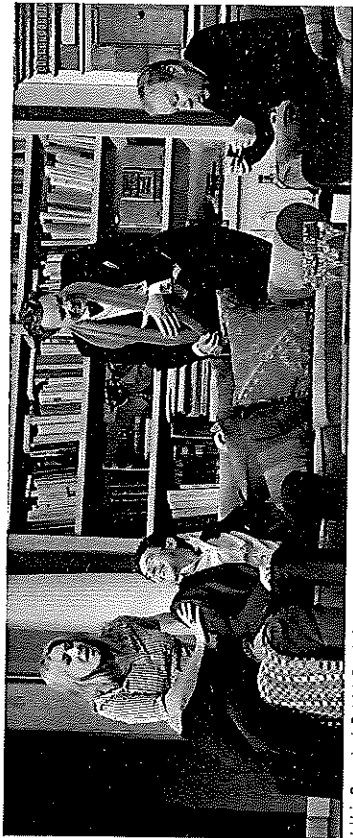
P. B. : On trouve toujours du temps pour ce... et ceux qu'on aime.

Propos recueillis par Armelle Héliot

L'entente parfaite

Rencontre avec Matthieu Delaporte et Alexandre de la Patellière

Quinze ans d'amitié, de travaux en parallèle ou ensemble dans l'univers du cinéma, et cette première pièce qui a séduit Bernard Murat et Patrick Bruel. Histoire d'une complicité fertile.



Valérie Benguigui, Patrick Bruel, Guillaume de Tonquédec et Jean-Michel Dupuis. © Pascal Victor

PAS MÊME QUARANTE ANS. L'un, Alexandre de la Patellière, est né en juin 1971, l'autre, Matthieu Delaporte, en septembre de la même année. Le premier a les cheveux plutôt noirs. L'autre est châtain. Les traits sont harmonieux, les regards pétillants, les silhouettes en font des frères fins et décontractés d'apparence. Les lunettes à monture noire accentuent la gémellité ludique et le côté intello des deux complices. L'histoire de leur rencontre est formidable. Un jour de 1995, ils travaillent dans la même maison de production quand le dieu hasard les met en présence. Matthieu, qui a fait des études d'histoire et Sciences-Po, vient de tourner son premier « court », *Musique de chambre*. La monteuse a eu un souci, il est seul dans sa salle... et un technicien, pour l'aider, lui montre les images de son film. Elles apparaissent, muettes, sur les écrans de toutes les autres cabines... Alexandre de la Patellière, qui est donc dans les mêmes locaux ce jour-là, les voit. Il est frappé par l'originalité de la forme... il part à la recherche de l'auteur...

Cette scène primitive d'une amitié ouverte et heureuse est en elle-même une pépite. On dirait qu'un scénariste malin l'a écrite... C'est cela la vie, lorsqu'on

sait en reconnaître les signes. Depuis, ils ne se sont pas quittés, tout en menant deux chemins personnels. De vie. Ils sont mariés l'un et l'autre. Des épouses sensibles, actives, créatives, dans d'autres domaines que le cinéma. Alexandre a deux filles. Matthieu trois garçons. Ils portent tous des prénoms rares, originaux... Un détail qui compte lorsque l'on connaît le propos de cette première pièce... Chemin personnel de profession également, car s'ils ont aujourd'hui un bureau commun chez Aton Soumache, fondateur d'Onyx Films et de Method Films (un copain de fac de Matthieu), ils ont su mener des trajets en toute indépendance.

Alexandre est né dans le sérail. Son père est Denys de la Patellière, sa mère est monteuse. Il n'aurait pas imaginé travailler dans un autre monde que celui du cinéma. Il a fait tous les petits métiers du 7^e art, apprenant sur le tas. Aux laboratoires Éclair, il perfectionne ses connaissances techniques avant de devenir l'assistant de son père sur deux épisodes de la série *Maigret* avec Bruno Cremer, dont ils assurent également l'adaptation. Dans la foulée, le jeune homme va passer de longs mois à Prague puis à Londres pour *Les Épées de diamant*, un film de son père consacré à un héros de l'aviation allemande opposant aux nazis, tout en rédigeant des notes de lecture de scénarios pour diverses sociétés. Il est repéré par Dominique Farrugia qui l'engage à Rigolo films (nr2k). Matthieu, lui, élevé dans le Quartier latin, est né dans une famille intellectuelle, mais loin du

cinéma. Il a entrepris des études. N' imagine pas ne pas écrire. Et se lance dans la réalisation d'un court métrage de fiction sans rien connaître des arcanes du métier. C'est grâce à ce premier film, avec Matthieu Rozé et Olivier Struik – l'histoire d'un mec qui ne parvient pas à se suicider car son voisin fait trop de bruit – qu'il est repéré par Alain de Greef qui l'engage à Canal+. Il va notamment écrire pour *Le Vrai Journal* de Karl Zéro.

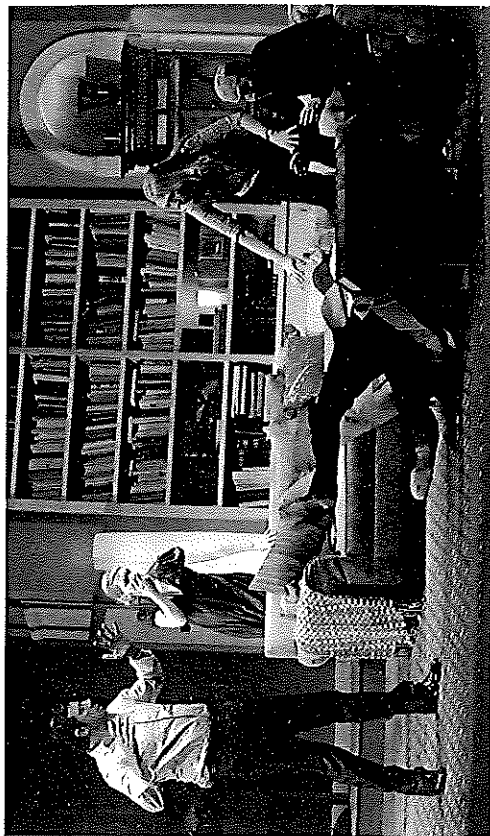
L'un comme l'autre reconnaissent la chance qu'ils ont : vivre de leur plume, être payés pour écrire pour le cinéma. Les retrouvailles de Matthieu Delaporte et d'Aton Soumache a été très essentielle. Ce dernier va produire *Renaissance*, film d'animation en noir et blanc, une œuvre du peintre et réalisateur Christian Volckman qui donne au Paris de 2054 des architectures impressionnantes. Matthieu Delaporte et Alexandre de la Patellière sont les scénaristes de ce film révolutionnaire sorti en 2006 et sur lequel toute l'équipe aura passé cinq ans...

Écrire est un travail à plein temps. Nos deux scénaristes, réalisateurs, producteurs, le savent mieux que quiconque. Ils se moquent d'eux-mêmes en constatant qu'ils ont des horaires de bureau, comme des notaires de province : 9 heures-19 heures chaque jour. Mais ils savent qu'écrire est longue patience. Ils ne progressent jamais platelement à quatre mains. Lorsqu'ils élaborent ensemble une histoire, ils parlent sans fin, débattent, se disputent. Puis l'un prend la responsabilité de la

Ce qu'il ne faut pas dire

par Gilles Costaz

Du *Misanthrope* au *Prénom*, Le théâtre a depuis toujours exploité le thème de la vérité qui fâche...



Patrick Bruel, Judith El Zein, Guillaume de Tonquédec, Valérie Benguiguir et Jean-Michel Dupuis. © Pascal Victor

redaction première d'une scène. L'autre va lire. Et les amendements commencent. Avec Julien Rappeneau, ils ont composé *La jungle*, film de Matthieu, produit par Aton Soumache, et Alexandre, un film avec Patrick Mille et Guillaume Gallienne. Leur bureau est une ruche. Une boîte à idées. On les consulte sans cesse. Ensemble, ils viennent de signer de longues séries. Une adaptation du *Petit Prince*, d'après Antoine de Saint-Exupéry. Une gageure : 26 fois 52 minutes pour France Télévisions. On verra également *The Prodiges*, adaptation de *La Nuit des enfants rois* d'Antoine Charreyron, un premier film qui sortira en février 2011. Bientôt, Mathieu Delaporte commencera le tournage de son nouveau film *Un illustre inconnu*, thriller psychologique sur le thème de l'identité.

Il y a deux ans, ils ont franchi le pas et composé leur première pièce. Xavier Daugreilh, auteur dramatique (*Sans mentir*, par exemple, au Tristan-Bernard) qui travaille également pour le cinéma, les a encouragés. En vacances, ils s'en sont parlé. Ils ont discuté. Imaginé. Noté des situations, des répliques. Et puis une plage de temps s'est ouverte devant ces deux hommes très occupés. Un scénario remis à plus tard. La brèche était là. Écrire, c'est leur douce drogue ! Et autant, comme ils le disent, un scénario est un « objet transitionnel » qui obéit à de strictes contraintes et qui est ensuite souvent transformé pour les besoins de la production, autant, avec le théâtre, ils se sont sentis libres.

Le Prénom s'ancre dans des mouvements d'humour qu'ils connaissent,

un monde qui ressemble au leur, ils le disent. C'est par Isabelle de la Patellière, cousine d'Alexandre, agent du duo (« notre guide spirituel » disent-ils, sérieux et rieurs), que Bernard Murat a lu *Le Prénom*. Il a tout de suite aimé. Patrick Bruel a trouvé la comédie « irrésistible ». Un petit dîner entre amis qui dégénère en dispute terrible et manque faire exploser le groupe, à propos du choix du prénom d'un enfant à naître. Ils l'ont observé, sur le point pourtant extrêmement intime, tout le monde a un avis et chacun se croit autorisé à intervenir... Une observation savoureuse, caustique mais sans cruauté méchante, du monde des « quadras » d'aujourd'hui... La première de leurs qualités d'auteurs, de dramaturges, est une empathie profonde pour les personnages. Du miel pour les comédiens.

Ah ! Ils sont ravis de ces rencontres nouvelles. Ils ont assisté aux premiers moments : lecture, premier moment des répétitions en avril dernier. Ils ont été éblouis par l'intelligence, la générosité, l'énergie et la fraîcheur aussi de Bernard Murat. Ils apprennent encore, corrigent. Mais ils ne connaissent pas le *far niente*... *Le Prénom* n'en était qu'aux répétitions estivales que déjà ils avaient terminé leur prochaine pièce. Ils n'en révéleront rien pour le moment sinon qu'elle réunit trois personnages. À suivre ! Pas de doute, ces deux-là ont un sacré talent et l'avenir est largement ouvert sur plusieurs registres...

Propos recueillis par Armelle Hélot

L N'EST PAS BESOIN d'être arabilairer pour lancer dans une société bien élevée la vérité qui fâche et fait voler en éclats le consensus et les bonnes manières. Mais ce sont doute Alceste et Molière qui ont été les premiers à utiliser cet explosif. Après le « Franchement, il est bon à mettre au cabinet » du *Misanthrope* parlant sans détour du sonnet d'Oronte, le ressort comique du dire ce qu'il ne fallait pas dire est déjà à son sommet. On pourra faire aussi bien, on

ne pourra faire mieux. Mais Alceste est un homme lucide et diablement intelligent. En général, dans la comédie, c'est le balourd, le maladroit, le nigaud qui met sur la table ce qui devait être tu impérialment.

Chez Marivaux, il y a toujours un butor qui révèle ce qui devait rester caché. Les personnages s'adonnent à des jeux de rôles très savants, jusqu'à ce qu'une gaffe ou une perfidie mette fin au stratagème tout à trac. Qu'on pense

à *La Fausse Suivante*. Le chevalier s'est déguisé en femme. Le mot de trop viendra de ses propres gens, Trivelin et Arlequin... Chez son contemporain italien, Goldoni, le jeu de la vérité mal gardée peut fonctionner de la même façon, que cela se passe dans le peuple ou dans la bourgeoisie. Les nantis ont toujours ce mot de trop qui débusque une vérité étouffée, et c'est la dispute généralisée. Dans le versant populaire de ce théâtre, *Barouf à Chioggia* est l'exemple le plus éblouissant : quand un pécheur apprend que sa promise a pris un plat de courges avec un autre, c'est le port tout entier qui prend feu !

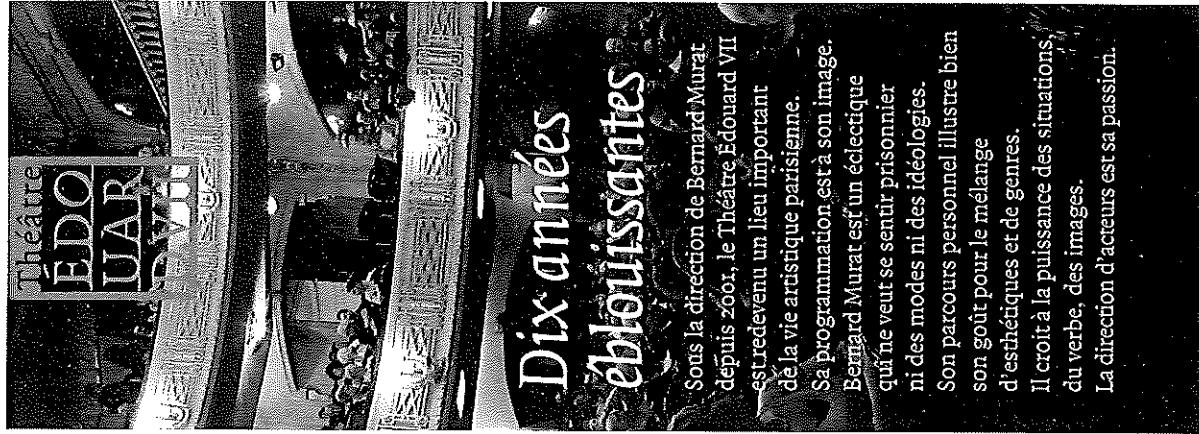
Bien qu'il soit l'auteur du plus beau poème sur le pouvoir d'un mot saisi et déformé par la rumeur (*Le Mot*), Victor Hugo a peu utilisé ce cas de figure dans son théâtre. Les vaudevillistes s'en emparent dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Beaucoup de leurs œuvres sont des courses-poursuites après un personnage inconscient qui pourrait formuler ce qu'il ne faut surtout pas rendre public. Feydeau est le constructeur le plus parfait de ces déchainements endiablés où des personnages affolés tentent d'étouffer les affaires qui pourraient surgir d'un aveu apparemment innocent. Mais, juste avant lui, c'est Labiche qui a trouvé la bonne définition : *Doit-on le dire ?* Dans cette pièce délirante, où les secrets impudiques peuvent éclater à chaque seconde, les protagonistes se posent cette question et répondent : non, il ne faut pas le dire.

Guitry, Pagnol, Giraudoux, Aymé joueront avec ce dé clic de la vérité au

bord des lèvres et de l'information explosive dont le porteur ne connaît pas la puissance de démolition. Roger Vitrac, à l'opposé, choisit le principe de l'explosion volontaire, préméditée. Le héros de *Victor ou les Enfants au pouvoir*, un enfant de neuf ans, dit le jour de son anniversaire (et de sa mort, puisqu'il mourra à la fin de la journée) toutes les horreurs qu'il pense des bourgeois, des militaires, du clergé et des aristocrates. Vitrac, sans le vouloir vraiment, donne forme au canevas – bientôt surexploité – du repas ou du pince-fesses raté qui dégénère et qui était déjà en filigrane chez Jarry et chez Courteline. Quoique maître dans les armes de la comédie, Anouilh saura donner à cette situation une force émotive en se plaçant aussi du côté du blessé, comme dans *Colombe* où la jeune femme infidèle se justifie sans honte de sa trahison auprès d'un amant au cœur qui saigne.

Le Prénom de Mathieu Delaporte et Alexandre de la Patellière invente dans une voie qu'ont empruntée et renouvelée *Cuisine et dépendances* de Bacri-Jaoui, *Le Dîner de cons* de Francis Veber et *Le Dieu du carnage* de Yasmina Reza. D'autres auteurs ont préféré jouer ce jeu-là dans les marges : Harold Pinter en faisant des vérités proférées des probabilités invérifiables, Nathalie Sarraute en remplaçant le mot gênant par l'intonation insupportable (*Pour un oui ou pour un non*). De toute façon, une chose est sûre : il vaudrait mieux ne rien dire en mangeant.

G. C.



2001/2002

La Jalousie de Sacha Guitry, avec Michel Piccoli, Anne Brochet, Stéphane Freiss et Annik Alane.

2002/2003

Sarah de John Murrell, adapté par Eric-Emmanuel Schmitt, avec Robert Hirsch et Fanny Ardant puis Anny Duperey.

SEPTEMBRE 2003

Petits crimes conjugaux d'Eric-Emmanuel Schmitt, avec Bernard Giraudeau et, pour la première fois au théâtre, Charlotte Rampling.

JANVIER 2004

Lunes de miel de Noël Coward, adapté par Eric-Emmanuel Schmitt, avec entre autres Pierre Arditi et Evelyne Bouix.

OCTOBRE 2004

L'Invité de David Pharo, mis en scène par Jean-Luc Moreau avec Patrick Chesnais, Evelyne Buyle et Philippe Khorssand (à 19 h).

JANVIER 2005

Amitiés sincères

de François Préfôt-Leygonie et Stéphane Archimard, mis en scène et joué par Bernard Murat et Michel Leeb...

Mémoires d'un tricheur

de Sacha Guitry, adapté, mis en scène et joué par François Huster (à 19 h).

JANVIER 2006

Deux sur la balançoire

de William Gibson, adapté par Jean-Loup Dabadie, avec Alexandra Lamy et, pour la première fois au théâtre, Jean Dujardin.

SEPTEMBRE 2006

Les Grandes Occasions

de Bernard Slade, adapté par Danièle Thompson, avec Clémentine Célerié et Jean Reno.

Le Vieux Juif blonde
première œuvre théâtrale d'Amanda Sthers,
avec Fanny Valère (à 19 h).

JANVIER 2007

L'idée fixe de Paul Valéry,
joué pour la seconde fois, quelque 20 ans
après, par Pierre Arditi et Bernard Murat.

2007-2009

Le Théâtre Édouard VII
célèbre Sacha Guitry (1885-1957)

SEPTEMBRE 2007

Mon père avait raison
Comme Lucien et Sacha Guitry,
Claude et Alexandre Brasseur jouent
ensemble pour la première fois.

SEPTEMBRE 2007

Un type dans le genre
de Napoléon...
quatre pièces inédites en un acte interprétées
par Martin Lamotte entouré autres
de Florence Pernel et Chloé Lambert (à 19 h).

SEPTEMBRE 2008

Faisons un rêve
avec Pierre Arditi, Clotilde Courrau,
Martin Lamotte et Yves le Moign'.

SEPTEMBRE 2009

Sentiments provisoires
de Gérard Aubert,
avec Pierre Arditi, Sylvie Testud
et François Berléand.

FÉVRIER 2010

Audition de Jean-Claude Carrière,
avec Jean-Pierre Marielle, Audrey Dana,
Manu Payet, Roger Dumas,
Hubert Saint-Macary et Kym Thiriot.

SEPTEMBRE 2010

Le Prénom de Mathieu Delaporte
et Alexandre de la Patellière,
avec Patrick Bruel, Valérie Bangeugui,
Jean-Michel Dupuis, Guillaume de Tonquédec
et Judith El Zein.

Le Théâtre en direct à la télévision

Le Théâtre Édouard VII
a été l'initiative du premier
« direct à la télévision »
en première partie de soirée.

3 NOVEMBRE 2007

Faisons un rêve

de Sacha Guitry,
avec Pierre Arditi, Michèle Laroque
et François Berléand.
(5 600 000 téléspectateurs)

3 MAI 2008

Tailleur pour dames

de Georges Feydeau dans sa version
adaptée par Jean Poiret,
avec Pierre Arditi, Emmanuelle Devos,
François Berléand, Marie-Anne Chazel,
Marthe Villalonga, Chloé Lambert,
Laurent Ganelon, Laurent Spielvogel,
Fabienne Chaude et Julie Farnic.
(5 450 000 téléspectateurs)

2 MAI 2009

L'Éloignement

de Loléh Bellon,
avec Carole Bouquet, Pierre Arditi,
Bernard Murat, Gilles Gaston-Dreyfus,
Sylvie Flepp et Emille Chesnais.
(5 600 000 téléspectateurs)

22 JANVIER 2010

Sentiments provisoires

de Gérard Aubert,
avec Pierre Arditi, Sylvie Testud
et François Berléand.
(La dernière représentation en direct)

Quatre spectacles

mis en scène par Bernard Murat,
produits par le Théâtre Édouard VII
avec la participation de France Télévisions
et du CNC.

Le Théâtre Édouard VII c'est aussi...

des livres, des programmes
et des DVD en vente au théâtre
et en librairie

Publiés par L'avant-scène théâtre

Un livre mémoire :

Le Théâtre Édouard VII

Textes-programmes :

Mémoires d'un tricheur de Sacha Guitry
Les Grandes Occasions de Bernard Slade
L'idée fixe de Paul Valéry

Mon père avait raison de Sacha Guitry

Faisons un rêve de Sacha Guitry

Sentiments provisoires de Gérard Aubert
Le Prénom de Mathieu Delaporte
et Alexandre de la Patellière

Textes :

Sarah de John Murrell

Lunes de miel de Noël Coward

L'Invité de David Piarrot

Programme :

Audition de Jean-Claude Carrière

Collection des quatre-vents :

Un type dans le genre de Napoléon
de Sacha Guitry

Autres publications

Le Vieux Juif blonde d'Amanda Sthers-Grasset
Audition de Jean-Claude Carrière-Actes Sud

Disponible au théâtre

Le CD de la musique originale
de Sentiments provisoires
composée par Benjamin Murat

Les Dvd des spectacles
dans les magasins spécialisés
(Fnac, Virgin...)

Sarah, Amitiés sincères,

Deux sur la balançoire, Les Grandes Occasions,
L'idée fixe, Faisons un rêve,

Un type dans le genre de Napoléon,

Mon père avait raison, Tailleur pour dames,
L'Éloignement, Sentiments provisoires.

une équipe

Bernard Murat, directeur
Andrée Zana Murat, directrice adjointe
et de la communication

Administration

Marie Etchegoyen, administratrice
Manuel Tinoco et Catherine Bonems,
comptables

Lea Moussy, assistante de Bernard Murat
Jessica Bertholon, assistante à l'administration
et service collectivités
Hélène Laroelle, assistante à la communication
Tatiana Cezard, secrétaire standardiste

Équipe technique

Alain Bonzon, régisseur lumière
Mariane Le Calvez, habilleuse

Service billetterie

Christian Labylle, responsable billetterie
Frédéric Delafont, responsable caisse

Service d'accueil

Patricia Gérémy, responsable de l'accueil
et du contrôle, avec le concours de tout
le personnel d'accueil.

à votre service

- Achat des billets via le site du théâtre
www.theatreedouard7.com
- Offres privilégiées proposées régulièrement
à un fichier clients sur le site.
- Vente à des groupes et collectivisés.
- Organisation d'accueils personnalisés
pour groupes (verre d'accueil, cocktails,
diners, soupers...).
- Privatisation de tout ou partie du théâtre
pour groupes ou soirées privées.
- Avant-premières de cinéma, projections
presse, conférences, congrès, séminaires
et conventions d'entreprises, défilés de mode,
enregistrements, tournages pour le cinéma
et la télévision, prises de vues, concerts...

Service billetterie

Christian Labylle et Frédéric Delafont
billetterie@theatreedouard7.com

Service collectivités

Jessica Bertholon et Christian Labylle
infocollectivites@theatreedouard7.com

Service communication et événements

Hélène Laroelle
hlaruelle@theatreedouard7.com